

Salah Khelifa

CALAME DU CALIFE (2) *(TRANSVOYANCES, LETTRES ÉPARSES DE MA MÉMOIRE)*

LE BARCIDE

AU NOM

À la mémoire de ma grand-mère Cadouge

TABLE

LES ENFANTS DE L'OMBRE....

La Course nocturne.....
La Danse répréhensible...
Le Souk et les marchands étranges...
L'Ombre de Magon...
La Grotte des Amis de Dieu...
Les Regrets d'Hannibal...
L'Anti-Christ...
La Charogne...
Lamzame et Bronchora...
Les Deux Ombres...
L'Apparition de Magon...
Le Carnage...
L'Homme-Loup...
Insomnie et cauchemar...
L'infamie de Bocchus...

LES GRIFFES DU SIMOUN

Le Zèle funeste du Berger Bogud...
La Fin tragique d'Hannibal...
Rien n'est acquis...
Visite chez Cléopâtre...
Les Errements d'Élissa...
L'Assassinat d'Acherbas...
La légende du Hibou...

LES VOIX SOUTERRAINES

Abdou et les Feux de la Steppe...
La Bédouine qui a coiffé Sainte-Catherine...
Al-Mog, Chevalier du XIXème siècle...

Le Duel nocturne...
Les Noces forcées...
Le Mystère du Champ des Aïeux...
Les Fleurs rouges étoilées...
L'Abattage du Chien...
La Pie borgne...
Fanfaronnades d'Oiseaux...
Qui sème le vent...
Le Dévoreur de Caravaniers...

LES ENFANTS DE L'OMBRE

(I)
LA COURSE NOCTURNE

À la mémoire de mon ami Ali Bargui

Les chiens du djebel aboyaient contre nous. Nous courions à perdre haleine. La nuit était rouge sang et toute la plaine aux abois. Un de mes compagnons, dont je ne sus jamais exactement le prénom me dit d'une voix caverneuse et inquiétante : «Sais-tu que ces chiens-là n'en veulent qu'à toi? » Pourquoi donc? lui répliquais-je tout en poursuivant ma course effrénée.

Les chiens du djebel aboyaient toujours contre nous. Eh bien! expliqua ce même compagnon, ton grand-père n'est-il pas justement l'exarque Grégoire? Ton père n'est-il pas natif de Byzacène ? Ah çà ! Ta mère ne descend-elle pas des Garamantes ?...

J'écoutais ce compagnon que je connaissais à peine et ne cessais de courir ; j'avais peur des chiens du djebel et je pensais à mon grand-père; non, il n'était pas l'exarque Grégoire; le vieux hibou, qui suivait notre fuite éperdue me le confirma; il affirma au contraire que mon grand-père n'était autre qu'al-Hassan de Bassora. J'étais heureux. Je pensai aussi à mon père. Je savais qu'il naquit en Byzacène, dans les faubourgs de Leptis Minor. Le même hibou chenu affirma que mon père avait du sang sarracène dans les veines. J'étais heureux. Je pensai également à ma mère. Elle était certes Garamante par sa mère, mais Afride par son père. Le vieux hibou me l'attesta en se posant sur ma tête surchauffée par la frayeur et la course.

En courant, je regardais devant moi, derrière moi, à ma gauche, à ma droite...Les chiens du djebel aboyaient toujours. Leurs aboiements devenaient de plus en plus méchants, rapprochés et inquiétants. Tous mes compagnons me précédaient; quatre-vingt-dix-neuf toises me séparaient du dernier d'entre eux. J'avais grand-peur des chiens car leurs morsures étaient mortelles, disait-on ; or je ne voulais nullement mourir ; je voulais perdurer, perdurer...après la fin du Temps. Je savais du reste que le Temps n'a pas de fin ; je voulais donc être éternel, mais les chiens du djebel risquaient à tout moment de me mettre en bouillie. Ah ! ces chiens de malheur.

Je courais à perdre haleine ; je fuyais la mort. Idiot, idiot, hulula le hibou. Un seul être est éternel...

Bennane, café du Raïs, le 2 janvier 1997

(II)

LA DANSE RÉPRÉHENSIBLE

La lune se tenait par les hanches et exécutait une de ces danses du ventre qu'on ne pouvait admirer réellement que chez les Négresses du Fezzan. Le ciel était serein; c'était pourtant l'hiver, un hiver ensoleillé et sec comme on n'en avait pas vu depuis trois générations de fellahs.

Les fellahs étaient ténébreux ; dans leurs champs chantaient les grillons des chants funèbres ; les grillons qu'on savait veufs chantaient et pleuraient.

La lune se tenait pourtant par les hanches et dansait une danse du ventre voluptueuse au point que tous les astres en vinrent à dénoncer son indécence et à la condamner ; certains décrétèrent qu'elle fût traînée, mains liées au dos, dans toute la Voie Lactée afin qu'elle *serve* de leçon à tous les astres de son acabit ; d'autres réclamèrent sa décapitation pure et simple. La Vierge était le chef de file de ce groupe d'astres. On racontait qu'elle adopta cette attitude de haine inextinguible envers la lune uniquement parce que celle-ci lui avait ravi l'Ephèbe, son amant voyageur.

Le Dragon qu'on disait cruel et intraitable était resté neutre dans cette affaire ; non qu'il fût insensible au sort des malheureux de la glèbe, mais simplement parce qu'il avait maille à partir avec le Lion ; or celui-ci voulait régner seul sur le vaste firmament et celui-là sur ses deux prairies boréale et orientale.

Depuis plusieurs lustres, le Serpent dominait la prairie australe du firmament sans partage, alors que le Scorpion s'était rendu maître du champ occidental.

Comme le firmament était ainsi dépecé, le Dragon insatiable s'en était pris d'abord au Lion; une fois celui-ci terrassé et vaincu, Serpent et Scorpion ne tiendraient pas un quart de lustre devant le Dragon.

La lune se tenait toujours par les hanches et s'adonnait voluptueusement à sa danse du ventre. Seules les Négresses du Fezzan pouvaient rivaliser avec elle et l'hiver était aussi sec que l'Erg vaste et mouvant.

Ibidem, le 2 janvier 1997

(III)

LE SOUK ET LE MARCHAND ÉTRANGE

À mon ami Jean-Pierre Darmon

Le vent fou soufflait par rafales rageuses sur le souk du vieux bourg endormi. Le souk était loin d'être animé. Les marchands itinérants étaient encore plongés dans leurs sommeils toujours agités par des cauchemars. L'aube n'avait pas encore point ; les astres commençaient pourtant à regagner leur antre respectif et le soleil s'étirait dans sa grotte sous-marine avant de se mirer dans les eaux pour faire sa toilette matinale.

Dans le souk ensommeillé déambulait pourtant un marchand étrange, d'abord par son accoutrement: il vêtait une jobba rouge et rapiécée ; or jamais, de mémoire de négociant, on ne vit une jobba rouge aussi usée ni aussi rapiécée ; ensuite, ce marchand soufflait dans une cornemuse dont les poches de peau de bouc se gonflaient démesurément, il les pressait dextrement alors pour les vider. Enfin, une ronde de chats noirs le suivait et une meute de chiens faméliques et méchants dansait après le marchand qui, d'un genou nonchalant, poussait une espèce de charrette à bras. Sur la charrette s'amoncelaient des dizaines d'oiseaux inertes. Je reconnus deux rossignols, trois moineaux, sept chardonnerets, neuf rouges-gorges, onze gobe-mouches, treize étourneaux, quinze sarcelles, dix-sept hirondelles ...

La charrette roulait avec peine et grinçait et le marchand soufflait toujours dans sa cornemuse au milieu de ce manège étrange. Pourtant les autres marchands itinérants étaient encore plongés dans leurs sommeils agités et leurs cauchemars.

L'aube avait enfin point et le soleil quitté sa grotte sous-marine. Épuisées par les danses bruyantes des astres, les ombres de la nuit se laissaient douloureusement lacérer par les griffes du soleil déjà en rut.

Ce jour-là, le soleil était *caniculaire* et pourtant tout le souk plongé dans un sommeil mystérieusement profond.

On raconte aujourd'hui que c'était le son de la cornemuse du marchand étrange qui était la cause de cette léthargie. On raconte aussi que les chats noirs et les chiens faméliques et méchants n'étaient autres que des djinnons malfaisants.

Ibidem, le 2 janvier 1997

(IV)

L'OMBRE DE MAGON

Nous étions terrassés par la chaleur caniculaire et nous continuions pourtant notre marche longue et pénible à travers l'oliveraie millénaire. Je remarquais la disparition graduelle et systématique de mes compagnons de route et cela m'inquiétait effroyablement.

Je ne pouvais expliquer ces disparitions successives que par la présence de la goule dans la contrée par nous traversées ; ne racontait-on pas que dans cette contrée précise, *isthme des Deux Orientés et des Deux Occidentés*, errait la goule par les grosses chaleurs, quand rampait le sirocco ? Ne racontait-on pas qu'elle avalait chaque voyageur qui s'écartait du sentier muletier ?

Tout mon corps frissonna soudain ; mes cheveux s'ébouriffèrent. Je pensai aussitôt à mes compagnons de route. En vérité, en vérité, je les connaissais à peine ; pourtant leur disparition mystérieuse m'intriguait beaucoup. Ah ! J'avais peur. En vérité, par intermittence, j'entendais des râles, des gémissements ou des sanglots qui sourdaient du tronc d'un immense olivier dont on disait que, de son feuillage épais et toujours vert, il avait couvert le malheureux Hannibal en fuite pour la Bithynie.

Je ne pouvais me hasarder à m'approcher de *l'olivier d'Hannibal* ; la goule, la goule cannibale risquait de

m'avalier. Je marchais donc terrassé et seul par cette chaleur suffocante. Je tremblais et de grosses gouttes de sueur, peut-être de larmes, coulaient sur mes joues livides.

Je marchais ainsi pendant toute la journée. Quand la nuit tomba et qu'elle couvrit toute l'oliveraie de mes ancêtres, les râles, les gémissements et les sanglots devinrent plus distincts.

Une main se posa sur mon épaule, j'eus peur; elle était étrangement lourde, j'eus peur et des gouttes de sueur froide tombèrent de mon front, de mes prunelles, de mes paupières et de ma nuque.

J'osai jeter un regard frissonnant sur cette main ; elle était velue et se terminait par des griffes étincelantes. Je sentis en même temps un corps chaud se rapprocher de moi jusqu'à me frôler ; un cri, un long cri de détresse s'échappa alors de mon gosier sec et brûlant. En vérité, en vérité, une ombre épaisse marchait si près de moi qu'on l'eût prise pour la mienne ; seulement elle était difforme et bizarre ; elle avait quatre têtes de taureau, trois queues de jument de steppes et (pensez donc!) douze pattes courtes et charnues.

Mon cri de détresse se prolongeait encore dans la nuit quand j'entendis l'ombre étrange me dire mot pour mot : « Mais tais-toi donc! Je suis moi-même en peine; n'avait-on pas brûlé mes fleurs? Je suis l'âme de Magon métamorphosée en chenille géante ... »

Ibidem, le 3 janvier 1997

(V)

LA GROTTTE DES AMIS DE DIEU

À la mémoire vénérée du cheikh Ahmad Al-Alaoui

La grotte était profonde et vaste. Une lumière dont nul n'avait jamais su la source éclairait cette grotte de jour comme de nuit. D'habitude, ces lieux profonds sont sombres, lugubres et même inquiétants ; or la grotte n'avait rien de sinistre, elle était au contraire accueillante et gaie.

Par un triste après-midi d'hiver, je passai près du caroubier altier, perchoir de tous les corbeaux de notre région. La grotte était à quelques empan de ce caroubier. Je m'engouffrai dans la grotte d'autant plus promptement qu'il commença à pleuvoir. On y accédait par sept degrés sculptés dans le grès. Son toit, nul ne pouvait le remarquer du dehors, tant la grotte était profonde. Une lumière éclatante éclairait ses moindres coins et recoins. Le sol était couvert de sable doux, parfaitement nivelé. Des parfums enivrants y flottaient et je reconnus des flottements de musc, d'ambre, de benjoin, de myrrhe et d'oliban. Étant pris d'extase, je me mis aussitôt à danser comme un forcené.

Dehors, le vent giflait cactiers, aloès et caroubiers. Dehors, la pluie tombait fine et drue. Dehors, pas âme qui vive ; dans la grotte cependant, lumières intenses et

parfums exquis. Je dansais toujours, chantant quelques odes d'Omar Ibn Al-Faridh : «Tu es Lumière sur Lumière et je suis éteint depuis le commencement. Seule Ta Face Auguste existe réellement ... »

Ma danse devenait de plus en plus trépidante ; les lumières devenaient plus éclatantes et les parfums plus enivrants.

Les paroles se figèrent brusquement dans ma bouche. Seul le pronom Huwa, Huwa jaillissait d'entre mes dents serrées et fusait incoerciblement.

Je ne pesais même plus une once et une énergie mystérieuse me soulevait délicatement pour me maintenir à quelques doigts du sable. C'était à peine si je sentais mon corps. En vérité, je quittais le monde de limon et j'y restais en même temps. En vérité, je ne savais plus rien.

L'Ange, l'Ange, je dis bien l'Ange, s'approcha de ce qui semblait être mon corps et, posant doucement ses doigts sur les miens, me dit d'une voix susurrante: «Bienvenue dans la grotte des bien-aimés d'Allah, Seigneur de l'Amour et de la Miséricorde! »

Ibidem, le 3 janvier 1997

(VI)
LES REGRETS D'HANNIBAL

Le brouillard était épais. Je marchais ce jour-là dans la plaine du Pô. Les pieds en sang, le ventre vide, la bouche sèche, j'errais plutôt hagard dans cette plaine lointaine. Le Pô était gelé, la plaine couverte de neige rouge. Je claquais des dents. Depuis sept jours, je n'avais rien avalé. Dans cette région, tout m'était hostile, même les fourmis.

On avait sans doute su que j'étais venu du pays de Carthage. Peu importe ! J'errais donc dans cette plaine enneigée qu'aveuglait effrontément le brouillard. Moi aussi, j'étais aveuglé et je marchais toujours à tout hasard. Un homme robuste, chaussant des escarpins de peau de gazelle, fixés par des lanières de peau de fennec, s'arrêta soudain résolument devant moi, me barrant franchement la route. Je devins blanc de peur. L'homme venait certainement d'un autre âge car au moment de mes errements, les gens s'habillaient autrement que lui.

Qui était-il donc ? Je restai bouche bée. L'homme fit encore un pas dans ma direction, puis deux, trois ... et me prit par la main. Au dos, il portait un grand carquois bourré de flèches. Un heaume de bronze lui couvrait la tête et il tenait un sabre étincelant dans la main gauche.

Quand j'eus touché sa main, je compris tout de suite qu'il ne me voulait pas de mal. Je sentis au contraire sa main rugueuse tenir la mienne avec délicatesse; pourtant il eût pu me briser les os. Il s'approcha encore de moi et me chuchota, non sans avoir préalablement regardé à droite et à gauche: «Tout te hait. Que viens-tu faire ici ? Ignores-tu que j'avais battu leurs ancêtres dans cette même vallée ? Non, tu n'es pas passé inaperçu; la pie borgne et noire a divulgué ton identité et tous ici savent que tu es de ma descendance. L'oiseau blanc est venu me réveiller en Bithynie où je dors depuis plus de deux mille ans. Il m'a raconté tes déboires dans cette plaine. Rentre donc à Leptis et n'oublie pas de prier pour le repos de mon âme. Les divinités de mon temps étaient versatiles et cyniques. Ah! si j'avais vécu au siècle du Grand Sarracène...N'oublie pas de prier pour moi! ... »

L'homme robuste s'était soudain éclipsé; je le vis disparaître à l'horizon brumeux avec une célérité prodigieuse.

Ibidem, le 3 janvier 1997

(VII)
L'ANTI-CHRIST

Or un soir, je passai par la place du vieux bourg. Quelques hommes rentraient chez eux à vive allure comme s'ils eussent le feu au train de derrière; cela m'intrigua beaucoup ; je ralentis donc ma marche afin d'éclaircir cette énigme. De leur côté, les gens me regardaient avec pitié. Ils ne comprenaient pas que je *déambule* aussi nonchalamment.

Je m'approchai d'un jeune homme qui courait presque et l'interpellai ; au lieu de me répondre, il s'enfuit littéralement. Je remarquai un autre jeune homme qui fit exactement comme le premier. Je fus plus intrigué que jamais. J'avisai un homme frisant la cinquantaine; à peine m'avait-il entendu parler qu'il mit ses jambes à son cou.

La scène se répéta plusieurs fois. Tous les habitants du vieux bourg à qui j'essayai de parler adoptèrent une réaction identique: fuir, fuir...et cela ne fit qu'aiguiser ma curiosité encore plus.

Le vieux bourg était pourtant calme ; les lampadaires épandaient leurs lumières laiteuses sur la grand-place et jusque dans les culs-de-sac les plus modestes. C'était un

beau soir d'été et la brise berçait tendrement les oliviers somnolents et les figuiers lourds.

Les hommes rentraient chez eux très tôt et presque en courant ; je faisais exception ; c'était pour cela sans doute qu'ils me fuyaient comme un pestiféré ; or je brûlais de percer leur secret ; une idée clairvoyante me traversa alors l'esprit : «Et si je les imitais ces gens-là! »

Je me suis mis donc à marcher rapidement. Comme eux, je regardais tantôt à droite, tantôt à gauche comme si j'eusse craint un danger mortel imminent. De temps en temps, je fourrageais dans mes cheveux pour les ébouriffer à la diable ; bref, je devins le prototype de ces hommes pressés et effrayés.

Tandis que je traversais la rue centrale du vieux bourg, un jeune homme me dépassa en courant et me lança, me prenant en pitié: « Mais presse-toi donc, Bon Dieu! Presse toi donc! Il sera ici avant minuit. » De ses yeux exorbités jaillissaient des jets de sang ou de flammes ou d'une autre humeur que je ne sus jamais.

Par Dieu, comment est-il ? lui demandai-je. (Il était évident que j'ignorais tout de ce « il » qu'il me lâcha hâtivement).

Seigneur, s'écria-t-il, mais sait-on comment est l'Anti-Christ ? Je vois, homme sans foi que tu veux expirer dans ses griffes, gémit-il et le jeune homme fila comme une étoile en rut.

Ibidem, le 3 janvier 1997

(VIII)

LA CHAROGNE

Allons au champ-des-charognes, me dit un jour un anatomiste de mes amis. C'était un jour de mai. Les oiseaux dansaient dans les oliviers et chantaient.

Nous allâmes au champ-des-charognes qui était à trois lieues du vieux bourg. Les prés étaient verdoyants et fleuris ; les lys vêtaient leurs brocarts et dansaient à l'ombre fraîche des oliviers riants. Toute l'oliveraie était aux anges ; les coccinelles sautillaient après les grillons et les grillons après les cigales.

Des concerts divins de chants, de couleurs et de parfums égayaient les êtres et les choses. Mon ami, botaniste à ses heures perdues, entonna un air de notre enfance studieuse, un air qui me plongea dans le monde des «Écoliers de la Régence de Tunis. » Je ne pus retenir mes larmes en pensant à cette enfance à jamais révolue.

Nous arrivâmes presque au champ-des-charognes. De loin, mon ami me le montra du doigt; il y venait souvent pour ses cours d'anatomie animale ; il connaissait donc parfaitement ces lieux. Nous traversâmes une olivette peu

étendue ; nous vîmes une mule démesurément enflée ; sur un impluvium littéralement épilé, elle était couchée sur le flanc gauche de sorte que ses pattes droites étaient tendues ; son ventre était argenté. Ses yeux étaient blancs et commençaient déjà à couler légèrement.

Des cordes de grosses mouches verdâtres exécutaient des mouvements réguliers de montée et de descente sur le ventre inerte et les yeux visqueux et froids. Une nuée de corbeaux tournoyait au-dessus de la charogne et dessinait des formes géométriques étranges. Ne bouge pas, me dit mon ami ; regarde-moi ces corbeaux, ne vois-tu pas qu'ils décrivent tour à tour le signe de l'Étoile de David, celui de la Croix et celui du Croissant ? Non, lui répliquai-je. Tant pis, poursuivit-il ; demain, cette charogne rentrera dans sa phase de déliquescence ; demain, son ventre sera béant et demain, toutes ces mouches que tu vois et cette nuée de corbeaux et des milliers de vers feront ripaille. Que veux-tu ?...

Je ne le suivais plus; ma pensée se suspendait au Trône.

Ibidem, le 3 janvier 1997

(IX)

LAMZAME ET BRONCHORA

Il fit sa connaissance au marché du municipe de Sufetula. C'était un jeune Numide de souche paysanne. Son aïeul était venu s'installer voilà quarante ans dans cette ville, justement au moment où l'exarque Grégoire, ayant quitté Carthage, choisit sa capitale dans cette région des Hautes Steppes.

Entre-temps la fortune de l'aïeul, latifundiaire notoire, prospéra encore et l'homme compta parmi les Berbères les plus riches de l'exarchat si bien que patrice le rapprocha de lui.

Certains courtisans affirmaient même qu'il fit de lui son principal conseiller.

C'était son fils aîné qui s'occupait de son immense patrimoine. Malgré ses nombreuses concubines, ce fils n'avait eu qu'un enfant.

Cet enfant grandit vite et devint l'objet d'une véritable vénération où qu'il fût. Il était beau, robuste et vaillant. Tous ses oncles voulaient le marier à leurs filles respectives. Mais Lamzame ne pensa jamais au mariage. Il aimait à monter les beaux chevaux racés de son père. Il

était passé maître dans l'art de l'équitation et était considéré comme le meilleur chasseur de la contrée ; d'aucuns soutenaient qu'il était versé dans les lettres latines. On racontait sans ambages qu'il connaissait par cœur tous les discours de Cicéron et tous les poèmes d'Ovide. Quoi de plus normal, confirmaient ses camarades; ne fut-il pas romanisé depuis sa plus tendre enfance ? N'avait-il pas bénéficié des cours des meilleurs *pédagogues* romains de Carthage?

Lamzame était ainsi l'un des garçons les plus dorés de Sufetula. Seul le fils de l'exarque était légèrement plus avantage; il n'était cependant ni plus beau, ni plus adroit que lui.

Certains Romains de la Haute Administration et même certains Byzantins proches de l'exarque nourrissaient aussi le désir de le compter pour gendre.

Chaque jour, Lamzame montait sur son plus beau balzan et allait à la chasse de sangliers. Il était toujours accompagné de quelques camarades comme lui épris de grand air et de liberté.

Lamzame était insouciant. Ayant pratiquement accaparé toutes les richesses du patriarche, son père pourvoyait sans compter aux désirs despotiques de son fils unique dont il s'enorgueillissait du reste. Il eût bien aimé que son Lamzame épousât la fille de l'exarque. «Mais que voulez-vous ? disait-il en soupirant à ses amis intimes, il se serait agi de moi que je n'aurais pas hésité l'espace d'un

battement de cils. Que voulez-vous, chers amis ? Chaque astre suit son orbite. »

À Sufetula, on finit par se résigner. Lamzame avait vingt ans révolus; il ne pensait qu'à ses folles équipées à travers les steppes, à ses longues soirées de beuveries et de ripailles et quelquefois à ses joutes oratoires ou poétiques.

Ce jour-là, il se leva tard comme à l'accoutumée. Il se sentit fatigué. Au lieu de faire seller son balzan, il prit simplement le chemin du marché du municipe.

Les gens furent étonnés de le voir marcher à pied et se perdaient en conjectures en chuchotant. Bref, au marché, Lamzame bâilla, déambula, s'attarda devant certains étalages de fruits, bâilla encore, s'étira ...

Il se savait observé, bien qu'apparemment personne ne le regardât; mais il n'en avait cure.

Il s'arrêta soudain comme frappé par la foudre. Il écarquilla les yeux, se les frotta, se les frotta longuement encore, écarquilla encore les yeux, se pinça la joue droite : une jeune fille d'une beauté envoûtante était debout devant lui et lui demandait l'aumône.

D'habitude, les mendiants se font humbles et se donnent même des airs miséreux. Cette mendicante-là, au contraire, respirait une grande dignité et imposa même le respect à Lamzame, non la pitié ou la commisération. Cela l'intrigua encore d'autant qu'elle donnait à penser qu'elle lui demandait plus un dû que la charité.

Lamzame fourragea dans la grosse poche de son gilet, en sortit trois pièces de cent drachmes chacune et les lui tendit sans réfléchir. La mendiante parut étonnée et dit le plus simplement du monde: «Votre Seigneurie s'est certainement trompée; qu'elle sache qu'elle vient de me tendre trois cents drachmes; il me faudrait un an pour les dépenser. »

--Je sais ce que je fais, répondit Lamzame ; ces trois cents drachmes valent peu de choses à mes yeux, même si aux tiens elles constituent une fortune.

-- Que Dieu récompense donc Votre Seigneurie !

La jeune mendiante disparut sans autre forme de procès. Lamzame n'en revenait pas. D'abord, elle était exquise ; ensuite, elle parlait un latin châtié; enfin, elle ne ressemblait à aucune autre quémandeuse. En rentrant chez lui, tard le soir, il pensa à elle. En se couchant, il pensa à elle. En se réveillant, il pensa à elle.

Le lendemain, il alla naturellement au marché avec l'espoir inavoué de la rencontrer. Il ne la revit pas. Le surlendemain ; il y retourna, il ne la revit pas non plus. Chaque jour, il alla au marché du municipale. La belle mendiante avait réellement disparu.

Lamzame se remémora brusquement une bribe de ses propos : «Trois cents drachmes ... il me faudrait un an pour les dépenser ... » C'était donc ça, se dit-il, je ne suis qu'un pauvre crétin. Elle ne se montrera que lorsqu'elle aura dépensé tout mon don.

Lamzame attendit un an ; son cœur était sous l'emprise de l'amour despotique de la mendiante exquise et étrange. Il en vint à manger avec dégoût, il en vint à boire avec dégoût, il en vint à dormir de mauvaise grâce. Hiver et été, on le vit errer comme un détraqué dans les rues de Sufetula.

Ses joues devinrent hâves, ses vêtements négligés, ses pas flageolants et ses cheveux hirsutes. Il délaissa ses beaux chevaux et ses amis. Son père s'inquiéta d'autant qu'on chuchotait la cause des errements de son fils. «Pour une vulgaire mendiante, il se consume à vue d'œil, répétait-on dans son dos ; pourtant les beaux partis nantis ne manquent pas! Ah! La funeste mendiante!... »

Au bout d'un an, exactement jour pour jour, elle réapparut au marché du municipe. Lamzame la reconnut immédiatement ; il alla à sa rencontre. De prime abord, elle ne le reconnut pas, tant il avait changé: barbe hirsute, cheveux entremêlés, visage émacié, regard terne et flou, escarpins éculés ...

Comme il était si pitoyable et si malheureux, elle eut un réflexe de recul et s'écria : « Dieu ! Est-ce possible ? » Il esquissa alors un sourire amer et son regard brilla timidement.

Elle lui sourit tendrement et fit deux pas dans sa direction, si bien qu'ils furent à moins d'une toise l'un de l'autre. Elle devina les raisons de sa déchéance et, s'étant attendrie sur son sort, lui raconta brièvement son histoire.

Son père était un jeune édile de Mactaris. La peste noire l'emporta à la fleur de l'âge. Sa mère trépassa six mois après ; quant à elle, elle était seulement âgée de treize ans. Son grand-père l'éleva; comme il était très vieux, il mourut, la laissant seule au monde; elle connut alors l'errance sur les routes de Mactaris, d'Hadrumetum, de Thysdrus et échoua enfin à Sufetula.

À mesure qu'elle parlait, Lamzame retrouvait son aplomb, son regard ses étincelles et son intelligence sa sérénité.

Il lui confessa qu'il s'était épris d'elle le jour-même où il l'avait rencontrée. Pudiquement, elle baissa la tête et marmonna quelques mots dont il devina aisément la portée.

Depuis leurs retrouvailles, tout Sufetula les vit chaque jour soit la main dans la main, soit à cheval ; tantôt c'était dans les champs de pommiers du père de Lamzame, tantôt c'était dans les steppes ou dans la garrigue ; elle montait souvent une jument blanche à la crinière échevelée et lui le plus beau balzan de leur écurie.

Son père désespérait ; il eût désiré que ces chevauchées et ces tête-à-tête se fussent passés avec la fille de l'exarque ou, à tout le moins, avec une jeune fille de l'aristocratie sufetuloise.

Lamzame reprenait des forces et redevenait même plus resplendissant qu'auparavant. Un jour cependant son bien-aimée s'était plainte devant lui de quelques brûlures qui lui taraudaient la poitrine. Il n'y prêta guère attention car elle

parla de ses brûlures en rigolant. Puis les brûlures devinrent plus fréquentes et les rigolades s'espacèrent pour disparaître. Lamzame devenait chaque jour plus ténébreux.

Ils chevauchaient tous les deux dans la vaste plaine en contrebas de Sufetula. Soudain, la bien-aimée tomba de sa jument blanche et rendit l'âme. Elle avait dix-sept ans.

Depuis ce jour de deuil, on vit Lamzame parler au vent. Il lui conta son grand amour pour Bronchora. Le vent pleura et raconta leur histoire au nuage vagabond et le nuage pleura à son tour et ses larmes étaient chaudes et rouges. Tout en pleurant, le nuage raconta leur histoire à l'eau calme de l'oued qui serpentait dans les steppes. L'eau pleura tellement en coulant qu'elle avait tari. Faute d'eau susurrante, l'oiseau blanc des Hautes-Steppes expira et n'eut même pas le temps de connaître l'histoire de Lamzame et de Bronchora.

Ariana, café Al-Alia, le 4 juin 1997

(X)

LES DEUX OMBRES

Un nuage déchiqueté par des griffes sanglantes glissait en gémissant au-dessus de ma tête. Il faisait noir et la lune avait perdu son regard depuis l'arrivée du vieux gourou.

Cette nuit-là, j'étais recroquevillé dans un *caroubier* aux feuilles sanguinolentes. J'étais souillé d'une humeur rouge car toutes les branches du *caroubier* étaient détrempées comme si le ciel eût craché ses astres hurlant à qui mieux mieux.

Dans mon *caroubier* j'étais seul et pourtant, malgré l'obscurité intense, je n'éprouvais aucun sentiment de peur. J'étais serein, au contraire. Certes, j'étais très dégoûté, mal à l'aise sur les branches rougies; j'avais la sensation qu'une main puissante et invisible, sortant des entrailles des champs fraîchement labourés, me retenait contre mon gré, m'agglutinait au *caroubier* répugnant car il faut dire qu'une odeur repoussante nageait partout entre les branches à la fois âcres et puantes.

Je voulais donc quitter le *caroubier* et tous mes efforts se révélèrent vains. Je me consumais d'impatience, quand brusquement, dans les ténèbres épaisses, je vis deux ombres mystérieuses se tenant presque par la main.

Elles marchaient lentement, si lentement que je pensai un instant qu'elles étaient immobiles; comme elles se parlaient doucement, je finis par les entendre et c'était ainsi que je compris qu'elles se rapprochaient de mon *caroubier*.

Les voix pourtant basses devenaient distinctes à mesure que les deux ombres avançaient. Tout à coup, l'une d'elles, qui paraissait la plus épaisse, retint l'autre par le collet et lui dit: «Sais-tu que le Sarracène est la cause de notre errance dans le Royaume des Ombres? »

Je tendis l'oreille ; je devins en effet tout ouïe car je trouvais leurs propos intéressants. À ce moment-là une angoisse que je n'avais jamais éprouvée auparavant me vrilla les tripes et je tremblai comme feuille de figuier ballottée par le *simoun*.

Une sueur glacée perla de mon front. Mon regard se brouilla et mes cheveux s'ébouriffèrent. Je ne sus jamais pourquoi je perdis mon sang froid et mon courage. Toujours est-il que je m'aplatis sur la branche la plus touffue du *caroubier* et me rapetissai autant que je pus. --Est-ce à moi que tu le dis ? Je connais mieux que quiconque le responsable de nos malheurs d'outre-tombe, répondit l'autre ombre avec assurance. (Sa voix vibrait sous une vive émotion).

--J'étais *l'aguellid* incontesté des steppes; marié aux plus belles Berbères de Byzacène ; le père de trente enfants plus beaux et plus robustes les uns que les autres. Nul ne pouvait compter mes troupeaux et mes chevaux étaient les plus nobles de toutes les contrées de mes aïeux. J'étais ...

--Assez de jérémiades! Rien ne sert de pleurnicher; les dés furent jetés. Tu sais pourtant que j'étais la Reine des reines. Ne venait-on pas des trois Maurétanies pour me demander conseil ? Mais l'important maintenant est de sortir du Royaume des Ombres ; tâche donc d'y penser et d'en trouver le moyen.

--En vérité, j'ai toujours essayé; seulement mes efforts s'étaient toujours soldés par des échecs. Je ne cessais de penser du reste à ce qu'avait prédit le Sarracène devant mes soldats.

--Qu'avait-il donc prédit ?

--Que nul ne sortirait du Royaume des Ombres.

J'écoutais ces propos énigmatiques en retenant mon souffle. J'étais d'autant plus intrigué que j'avais l'impression qu'il s'agissait de deux personnes réellement vivantes ; tout me laissait croire cependant qu'elles ne l'étaient pas. Leurs voix me parvenaient comme portées par des ondes hachées et miroitantes ; elles étaient aussi caverneses que si elles fussent sorties vraiment des entrailles de la terre et elles vous faisaient courir mille frissons dans le dos. Leur allure était bizarre et une lumière lugubre émanait de ce que je croyais être leurs regards.

Bref en elles tout était mystérieux et puis que faisaient deux personnes vivantes au milieu de cette immense

oliveraie plongée dans les ténèbres les plus épaisses à une heure aussi tardive ? Est-ce qu'elles n'auraient pas trouvé un meilleur endroit pour se parler ?

Les faits qu'évoquaient ces deux ombres m'étaient d'ailleurs si obscurs que je ne pus les entendre le moins du monde, tant s'en fallait.

Elles s'approchèrent de mon *caroubier* au point qu'elles se tenaient pratiquement sous la grosse branche que *j'embrassais* avec effroi. Elles ne se doutaient de rien. Je pus les observer cependant à la dérobée.

C'étaient deux ombres floues et épaisses ; étaient-ce des ombres humaines ? Tout me portait à le penser, attendu leurs propos. D'un autre côté, elles étaient démesurément difformes et grandes et puis il s'en dégageait des odeurs inconnues, des lueurs phosphorescentes qui m'inquiétaient et des choses que je ne pouvais attribuer à ce monde.

--Sais-tu que je mange du feu?

--Et moi, je me repais de pus de vipères au milieu d'un grand brasier noir et fumant.

--Ah ! Je ne cesse de me rappeler la prédication du Sarracène : «Nul ne sortira jamais du Royaume des Ombres. »

--Ne veux-tu pas oublier un peu ce maudit Sarracène ?

--Comment pourrai-je l'oublier? N'est-il pas à l'origine de tous nos malheurs ?

--Alors là tu te trompes; il nous avait bien mis en garde. D'abord, pourquoi était-il venu dans nos contrées ? En avait-il le droit ? N'étions-nous pas tranquilles avant son arrivée ?

--Que veux-tu ? C'est le Destin qui en a décidé ainsi. Lui aussi subissait son destin comme nous tous.

--Qu'est-ce que j'entends ? C'est toi qui l'excuses maintenant ? N'étais-tu pas son ennemie la plus irréductible ? N'avais-tu pas ordonné de brûler nos terres les plus verdoyantes?...

Quand le soleil se leva, je dormais encore dans mon lit. En ouvrant les persiennes de ma chambre, ma femme m'apprit que le petit-déjeuner était prêt...

Ibidem, le 5 juin 1997

(XI)

L'APPARITION DE MAGON

--Attends, attends-moi, par Tanit et Bâl-Hammon !

Il faisait noir. J'étais absolument seul dans la grande oliveraie du vieux bourg bâti par mes ancêtres. Je fus surpris de cette interpellation singulière. Tout était plongé dans une léthargie profonde. Je ne sus pas d'où sourdait cette voix et je fus d'autant plus intrigué qu'elle me pria de l'attendre au nom de deux divinités du panthéon carthaginois. Étais-je Carthaginois? Vivais-je à l'époque punique ?...

Je continuais ma marche dans les ténèbres et faisais mine de ne rien entendre, mais la voix devenait plus insistante, plus pathétique et je crus y déceler même des tremblements dus à des sanglots. Je m'arrêtai donc car je n'aime pas que l'on pleure.

Planté au milieu d'un mince sentier, je scrutai les oliviers à droite et à gauche. La voix se tut. J'étais encore plus intrigué que jamais ; j'attendis l'espace de quelques battements de cils et je continuai ma marche tâtonnante. La voix se fit plus suppliante de nouveau, plus tremblante,

plus troublante. Je m'arrêtai encore attendant qu'elle se manifestât de visu, mais le même mutisme plana de nouveau autour de moi ; je n'en pouvais plus, tant j'étais effrayé. Les ténèbres épaisses me faisaient peur. Ma solitude dans la vieille oliveraie me faisait peur et surtout cette voix hésitante et qui semblait en peine.

Comme pour me libérer d'un lourd fardeau opprimant, je lançai enfin malgré moi :

--Qui es-tu et que veux-tu? Me voilà au milieu du *sentier des âniers*. Parle, parle donc, sinon laisse-moi tranquille!

Un silence lourd suivit mon interjection. Mon cœur était encore plus oppressé que jamais. Je ne savais plus quoi faire ni à quel saint me vouer; pour la première fois j'éprouvais réellement des sentiments de peur exacerbée. Devais-je rester encore planté au milieu du *sentier des âniers* ? Et pour combien de temps ?

Tandis que j'étais noyé dans mes pensées nébuleuses, je vis, oui, je vis une ombre épaisse et grande, si épaisse et si grande qu'elle devait avoir la dimension de trois personnes car c'était bien une ombre humaine.

Au début, elle s'approchait de moi à pas extrêmement lents, si lents qu'on eût dit qu'elle fût figée, mais grâce à ma vue perçante, je savais qu'elle avançait. Elle sortit en réalité des branches touffues d'un vieux *caroubier* qui dominait les oliviers ratatinés de sa haute stature.

Pour sûr, cette ombre était cachée derrière le *caroubier* géant. Peu importe! Elle m'intrigua encore. Devais-je

prendre la clef des champs ou attendre ? J'attendis le cœur palpitant.

Enfin une toise seulement me sépara de l'ombre. Elle s'arrêta net et je pus la voir assez distinctement malgré l'obscurité de cette nuit d'hiver. Ses yeux étaient deux orbes immenses où je crus voir deux plaques incandescentes. Se confondant avec la nuit, ses cheveux devaient être noirs ; seulement, il s'en dégageait une lueur rouge qui s'éteignait par intermittence et irradiait des bouffées de chaleur non moins intermittentes. Deux bras musculeux, longs et velus rougeoyaient. Des doigts effilés lançaient des reflets phosphorescents ...

L'ombre obstruait le sentier très étroit et je devais la balayer franchement de mon regard aigu pour la contempler exhaustivement.

Elle observa le silence jusqu'au hululement du hibou blanc.

Quand le hibou blanc hulula, elle s'approcha davantage de moi jusqu'à me frôler, s'assit au milieu du *sentier des âniers* et pleura amèrement et longuement. J'étais interloqué. Je ne comprenais rien et une frayeur indicible me secoua encore plus violemment. J'allais m'évanouir quand, se ressaisissant, l'ombre essuya ses larmes et me dit d'une voix grave, tremblante et émue :

--Hein! toi non plus, tu ne m'as pas reconnu ?

--Seigneur, qui es-tu ?

--Avez-vous tous perdu la mémoire ?

--Sois plus claire, s'il te plaît. Par Dieu, je ne te reconnais pas. Par Dieu, je ne t'ai jamais vue auparavant. Qui es-tu donc ?

Je pus regarder de très près cette ombre singulière. Je ne l'avais vraiment pas reconnue. Elle m'était complètement étrangère.

Elle rompit le silence et me dit en pleurant qu'elle était l'âme de mon ancêtre Magon et elle se mit à me conter son histoire.

J'étais le meilleur agronome de Carthage et du monde antique. On venait me consulter de Rome, d'Athènes, de Tyr, d'Alexandrie et de Babylone. Ces pommes qu'on dit puniques, c'est moi qui les avais acclimatées dans ces contrées sauvages et ces oliviers et ces figuiers qu'on dit de Barbarie ou des Aurès... J'étais le seul à savoir manipuler les semences, à les trier ... Quand les fruits arrivaient à maturité et qu'ils étaient frappés par la calamité du ciel, je savais expurger les vers qui les rongeaient et guérir les maladies qui les étiaient.

Hélas ! les Romains brûlèrent Carthage et avec Carthage toute ma science brûla et disparut dans les flammes. La *reine* s'y jeta avec ses enfants alors que son mari livrait Carthage aux Romains de Scipion. Non, ne crois pas que les Carthaginois fussent meilleurs que leurs ennemis. Ah ! j'en savais quelque chose. Ils étaient au contraire cruels et injustes. Ils étaient corrompus et vénaux. Ils maltrahaient leurs esclaves, se croyant les maîtres du monde ; vinrent les Romains qui les réduisirent en esclavage et leur firent subir une humiliation inconnue du monde antique. À leur

tour, les Romains devinrent iniques, cruels et se comportèrent en tyrans ; vinrent les Vandales... Or depuis la mort héroïque de la *reine*, j'erre dans les cieux en proie aux affres de l'infamie et à chaque cycle, une voix du ciel vient m'annoncer que mon corps croîtra régulièrement jusqu'à la fin des temps et que, moi aussi, je serai voué aux flammes.

Je t'informe, toi qui es issu de mes reins, que je commence à sentir les crocs des feux s'incruster vraiment dans mon cœur en peine et par cette nuit d'hiver je viens te supplier de prier pour moi.

El-Menzah VII, café Lobna, le 14 juin 1997

(XII)
LE CARNAGE

*À la mémoire de mon ami, le Père Roger Maury,
chercheur à IBLA*

Un homme vêtu de lambeaux de peau de léopard, chaussant des escarpins écarlates se tenait les jambes écartées au milieu d'un vaste champ de blés mûrs. Il était chauve ; pourtant il poussait sur sa tête comme des fleurs de chardons secs et noirs. De la façon dont il se tenait, je compris qu'il était orgueilleux et surtout intrépide car, au

loin, j'entendais des clameurs confuses et des cliquetis étranges se rapprocher du champ.

Je m'accroupis dans les blés et suspendis mon haleine. Mon regard se posait tour à tour sur l'homme vêtu de peau de léopard et sur ce que je pensais être la source des clameurs et des cliquetis étranges.

Un nuage de poussière ocre s'éleva soudain à la lisière du champ de blés ; il monta rapidement et couvrit le ciel. Je suffoquai. L'homme resta plus imperturbable que s'il eût été une statue de marbre.

Les bruits se rapprochèrent encore et je pus voir alors deux groupes d'hommes aussi curieux les uns que les autres.

Les uns étaient cavaliers ; tous étaient drapés de tuniques rouge vif ; chacun portait un casque de bronze peint de pourpre et brandissait un cimenterre sanguinolent.

Les autres étaient fantassins. Ils portaient des cagoules noires, tissées vraisemblablement de fibres de ronces et d'aloès. Leurs *chefs* étaient couverts d'espèces de raquettes de cactus d'une noirceur inqualifiable. Chaque fantassin tenait résolument une lance longue, effilée et étincelante.

Les deux groupes d'hommes s'acharnaient à mort les uns contre les autres et les cris des blessés montaient dans le ciel et les cris mêmes de ceux qui étaient encore indemnes.

Une mêlée inouïe: des clameurs envahissantes, des volutes de poussières trempées de sang, des étincelles rouges zébrant le ciel et tombant plus d'une fois dans les blés dorés...

Malgré toutes ces violences, l'homme vêtu de peau de léopard ne fit pas le moindre geste. Cela me parut d'autant plus énigmatique qu'il ne portait aucune arme; bien au contraire, ses mains étaient nues.

Caché dans les blés, malgré les morsures de la canicule, le cœur remué de frissons, j'observais cette bataille inégale. Les combattants se rapprochaient en effet de ma cachette. Nul ne me vit encore certes, mais que faire ? Pouvais-je me montrer sans risquer d'être massacré par les uns ou par les autres ?

L'homme ne bougeait pas le moins du monde. Il leva cependant les deux mains vers le ciel embrasé et, les gardant levées, les immobilisa. Je m'inquiétai vraiment pour lui et pourtant je ne le connaissais ni d'Ève ni Adam. J'avais peur qu'on le piétinât dans la mêlée sans même que l'on s'en rendît compte.

À quelques centaines de toises de ma cachette se déclara un feu terrible. Les fantassins lancèrent des hurlements gutturaux et effrayants; ils sentirent qu'ils seraient les premières victimes du feu goulu. Aussi prirent-ils la fuite dans tous les sens, mais où qu'ils se *dirigeassent* le feu dansant se dressait menaçant. Profitant de la débandade de leurs ennemis, les cavaliers les pourchassèrent et les massacrèrent avec une férocité de loups enragés.

Quand les cavaliers rouges eurent entièrement massacré les fantassins noirs, ils chantèrent en chœur *l'hymne du Sang*.

Il me sembla entendre, juste à ce moment-là, l'homme vêtu de peau de léopard marmonner quelques mots succincts dont je crus comprendre qu'il voulut dire : «Seuls les esprits insensés se hâtent de crier victoire. »

Toujours est-il que, lorsque les cavaliers s'apprêtèrent à quitter le champ de bataille jonchés de cadavres, ils ne trouvèrent aucune issue ; partout les blés mûrs crépitaient sous les langues méchantes du feu rampant, dansant et toujours plus menaçant.

Les chevaux se mirent à hennir ensemble et formèrent un cercle dont le centre était leurs croupes. À mesure que le feu avançait, le cercle se rétrécissait et les hennissements devenaient plus lugubres. Les chevaux impuissants se mirent à ruer si fougueusement que tous les cavaliers se trouvèrent à terre.

Dans l'affolement des bêtes, beaucoup furent écrasés. Les autres périrent au milieu des flammes. L'homme, vêtu de lambeaux de peau de léopard, était toujours debout, les jambes écartées et les mains tendues vers le ciel. On eût dit que la bataille à laquelle je venais d'assister, n'eût pas eu lieu et qu'il fût venu là uniquement pour méditer.

Aujourd'hui encore je me demande si cet homme m'était apparu en rêve ou si je l'avais réellement vu campé au

milieu de ce champ de blés, les jambes solidement écartées, imperturbable malgré les vacarmes sanglants et les tueries indescriptibles.

El-Menzah V, café MBA, le 15 juin 1997

(XIII)

L'HOMME-LOUP

Une longue plainte me réveilla de mon profond sommeil. Je me frottai les yeux et me rendormis. Dehors, les chants lugubres du vent d'hiver tambourinaient sur les vitres.

Un homme à tête de loup marchait le long d'un oued en laissant des empreintes de feu car sitôt qu'il posait les pieds sur les herbes, celles-ci se calcinaient comme par

magie. Moi qui le suivais d'assez loin, je finis par dire que ses pieds étaient de feu. Je m'étonnais pourtant qu'il ne sentît aucune brûlure et qu'il marchât comme si de rien ne fût.

J'en arrivai à penser tout simplement que cet homme à tête de loup avait des pieds de feu, mais que ses pieds n'étaient pas de feu. « Comment donc, me diriez-vous ? Nous ne te suivons pas; cela n'est-il pas contradictoire ?

--En apparence seulement, vous dirais-je car ce qui est pour nous feu brûlant ne l'est forcément pas pour cet homme à tête de loup. Il se pourrait d'ailleurs qu'il ait des fleurs rouges attachées aux pieds et qu'elles aient le même effet que le feu. Bref, de tronc d'olivier en tronc de figuier, de haie de cactus en touffe d'aloès, je suivais cet homme à tête de loup. »

Quand je l'eus aperçu à la nuit tombante, je n'éprouvai pas le moindre sentiment de frayeur. L'homme était certes bizarre mais nullement inquiétant. Il marchait donc tranquillement le long de l'oued, à la lueur de l'Étoile du Berger. Il lui arriva même de fredonner un air belliqueux :

« Étoile au regard borgne,
Bientôt au ciel j'ascends
Car là-haut on me lorgne :
Je boirai tout ton sang ... »

Il faut avouer que l'air mélodieux fut composé sur un mode triste et pathétique. L'homme au demeurant, se croyant seul sans doute, éleva la voix d'une mesure. Il

semblait croire à son chant car sa voix devenait traînante et parfaitement distincte.

Je pensai naïvement que son bellicisme ne pouvait être que platonique.

Il s'arrêta tout à coup sur une touffe de romarins desséchés ; il en arracha quelques brins qu'il huma longuement, longuement. Il se baissa ensuite avec une promptitude prodigieuse et arracha une touffe de thym jaunis mais toujours odorants et il les huma non moins longuement, non moins lentement. Ses yeux brillèrent alors et son regard s'alluma intensément. Ses cheveux ou plutôt ses poils crépitèrent et fulgurèrent. Ses bras minces rougirent. Bref, l'homme devint un être entièrement rouge feu.

Poussé par une puissance singulière, il s'éleva soudain vers les astres. Je le voyais ascendre lentement et je l'entendais chanter toujours :

« Étoile au regard borgne,
Bientôt au ciel j'ascends
Car là-haut on me lorgne:
Je boirai tout ton sang ... »

À mesure qu'il montait, sa voix s'éloignait et faiblissait. J'étais toujours caché au milieu de quelques lentisques quand l'homme à tête de loup disparut totalement sous la voûte du firmament.

Je rêvassais encore lorsque je vis un long filament de feu fendre l'Étoile du Berger et des flots de sang gluant arroser tout l'oued assoiffé d'eau.

Ibidem, le 16 juin 1997

(XIV)
INSOMNIE ET CAUCHEMAR

Il faisait une chaleur suffocante ; pourtant le soleil s'était couché voilà plus de deux heures. La nuit était calme. Devant moi la mer était aussi plate et lisse que si elle fût faite de métal lourd. Les étoiles scintillaient ; il en était même qui dansaient franchement comme pour me narguer et me dire: «Te voilà mordu par les crocs de la canicule ; or elle ne peut nous atteindre ; nous sommes si hauts, si éloignés...Ha ! Ha ! Ha !...»

Je ne pouvais dormir ; les moustiques s'ingéniaient à me piquer et éprouvaient un malin plaisir à sucer mon sang. Ma femme se retournait dans notre lit à peine moins brûlant qu'une fournaise.

N'en pouvant plus, elle s'assit enfin sur son séant et pesta comme une charretière, alla à la cuisine et prépara une infusion de menthe et de verveine, puis vint s'asseoir près de moi sous la véranda. Sur un plateau d'argent, elle avait posé une grosse théière à demi-fermée, tant elle était bourrée *d'herbes du sommeil*.

Ah, çà ! dit-elle, ces satanés moustiques, mais je me demande quelle gueule malveillante les a vomis et lâchés contre nous.

Les *herbes du sommeil* s'infusaient lentement. Je ronçais mon frein car je tombais de fatigue et voulais dormir.

Très délicatement, ma femme remplit enfin les grosses coupes d'infusion d'herbes que nous avions lentement sirotées.

Sur un tapis de haute lisse, couvert d'un drap de coton d'une blancheur immaculée, appuyé sur les coudes, je regardais danser les étoiles guillerettes tout en ingurgitant mon infusion de mauvaise grâce car il était deux heures du matin et le sommeil tardait toujours à venir .

Ma femme regagna le lit sitôt qu'elle eut avalé sa dernière gorgée d'infusion et je ne fus pas long à entendre agréablement ses ronflements nourris et réguliers. Elle avait certes bien trimé toute la journée et bien gagné son sommeil tardif.

Mes paupières devenaient pesantes et mon regard se brouillait. La danse des étoiles devenait plus frénétique et plus endiablée. Le firmament menaçait de s'effondrer sur moi...

J'étais pieds nus sur le sommet d'un djebel que je n'avais jamais vu auparavant. Des rafales de simoun me flagellaient le visage à sang.

Du sang noir et fumant s'égouttait de mon regard qui jaillissait de mes yeux exactement comme une longue pique de fer battu à blanc. J'éprouvais une douleur atroce et pourtant je ne pouvais ni bouger, ni crier, ni extraire ce regard brûlant de mes yeux exorbités.

Les étoiles alignées à la queue leu leu me lançaient des clins d'œil narquois et humiliants et chantaient des hymnes effrayants :

*«Le ciel est triste et beau ;
Chantons l'hymne à la Mort.
Engraissez ce corbeau ;
Jetez donc loin son mors !*

Le loup du firmament,
Présentez-lui vos fleurs.
Brûlez-nous le firman
De ce Calife en pleurs !

*Le ciel est triste et beau ;
Chantons le chant du Sang.
Que l'on mette au tombeau
Le jeune adolescent !...»*

Les chants stellaires m'insufflèrent au cœur des sentiments de terreur et pourtant tous mes camarades me savaient intrépide.

J'avais la certitude que les étoiles me visaient en chantant et m'en voulaient à mort.

Je compris brusquement la raison de leur haine à mon égard. L'Étoile du Berger fut un jour violée par un homme de la race des Sodomites; or je me trouvai tout près des lieux de l'attentat et ne fis rien malgré les appels au secours du Berger. Un autre jour, le Bélier fut aussi agressé par un Gomorrhite et je ne fis rien pour le

soustraire à l'opprobre. Aussi les étoiles furent-elles mises au courant ; elles m'en voulurent à mort ; pour elles j'étais le complice incontestable de leurs ennemis dénaturés.

Je me fis donc très humble, d'autant plus que j'étais incapable de bouger et de parler.

Le ciel se mit ensuite à pisser du sang noir et à cracher des pierres pointues autour de moi.

Ma frayeur s'exacerba ; à tout instant ma tête risquait de se fracasser. Il n'en fut rien ; on eût dit qu'un lutin malveillant se fût amusé à me faire souffrir car je souhaitai qu'on en finît.

Au sommet du djebel les touffes d'alfa étaient trempées de sang noir et gluant et les touffes d'armoise n'étaient pas moins trempées. À quelques pas de moi fut violemment étêté un triste bosquet de lentisques et il faisait pitié car il était à la fois décapité, dénudé et brisé ... J'attendais donc que mon heure sonnât.

Une voix tonitruante s'exclama enfin : «Qu'on enlève ses chaînes ! Qu'on lui délie la langue ! Qu'il retourne au vieux bourg où l'on sommeille encore dans l'impunité! »

El-Menzah VII, café Lobna, le 17 juin 1997

(XV)

L'INFAMIE DE BOCCHUS

J'étais dans une rue étroite et sinueuse. J'évoluais sur des pavés grossiers et inégaux. Là-haut, la pleine lune me lançait des clins d'œil langoureux.

Poussé par les ailes parfumées de la brise marine, j'avais le cœur léger.

J'étais sur le point d'entonner un chant d'amour que m'avait appris le berger numide des steppes de Byzacène ; j'avais alors cinq ans à peine et mon père, scribe fortement romanisé de Leptis Minor, ne m'avait pas encore inscrit chez le précepteur Strabus.

Il était convaincu au contraire qu'un an passé dans les Basses-Steppes de Thysdrus eût le meilleur effet sur ma santé et mon éducation par voie de conséquence car il projetait de m'envoyer à Carthage et à Rome si mes études s'avéraient brillantes.

Tout se déroula comme il l'avait souhaité. Je vécus donc dix ans à Carthage et autant à Rome où je pus apprécier ses grands orateurs et ses poètes illustres, ses historiens scrupuleux et ses fins stratèges. Le latin m'était aussi familier que si je fusse né à Rome et que j'y eusse toujours vécu. Aucun Romain au demeurant ne me prenait pour un Numide de *l'Africa nova*. Il faut dire que ma carnation ne trahissait nullement mes origines ni ma chevelure raide ni ma stature. Bref, aussi bien par ma culture que par mes

apparences, je passais pour un Romain de la souche la plus pure.

En évoluant sur des pavés grossiers et inégaux, dans une rue étroite et sinueuse, j'eus le sentiment que j'étais à Rome, mais je ne pus reconnaître la rue malgré ma connaissance quasi parfaite de la ville. J'avais beau me gratter la tête, me frotter le front et me mordiller les lèvres, non, je ne parvenais pas à localiser la rue où j'étais.

La pleine lune me lançait toujours des clins d'œil langoureux et m'invitait même à embrasser les astres. J'étais réellement tenté de le faire et j'avisai un vif nuage qui glissait promptement en laissant pendre un fil ténu de soie. J'allai donc m'y agripper quand j'entendis comme une voix enrouée.

Le nuage vif et prompt s'éloigna ; je tendis l'oreille ; la voix enrouée, presque éteinte, m'invita à m'asseoir sur une banquette maçonnée au pied d'une humble maison. Je ne me le fis pas répéter car cette voix était tendre et émouvante. Elle était si émouvante qu'elle vous obligeait presque à vous arrêter pour l'écouter.

La rue m'était totalement inconnue ; pourtant je connaissais Rome mieux que certains Romains eux-mêmes. Je ne comprenais rien. Je m'assis sur la banquette presque avec satisfaction, tant j'étais fatigué.

Je sentis aussitôt comme une espèce d'ombre s'affaler à mes côtés. Elle était difforme ; elle avait certes les proportions d'une personne robuste et grande, mais elle

était pitoyable. Des frissons me secouèrent le dos et une sueur froide ruissela de mes cheveux. La nuit était cependant tiède, une franche nuit d'été.

J'esquissai un léger mouvement de répulsion, mais l'ombre s'en aperçut tout de suite et sa voix devint encore plus attendrissante. J'eus honte de moi.

Je m'ingéniai à m'en éloigner le plus insensiblement du monde afin de ne pas la froisser. En posant les mains sur la banquette, je sentis comme des larmes tièdes épandues en plaques minuscules ; cela faillit me couper le souffle et je ne bougeai plus, tant je compatissais à l'état de mon misérable interlocuteur.

«J'étais le meilleur *aguellid* de toute la Numidie, le plus puissant et le plus craint des Romains. J'avais épousé la plus belle Berbère des Deux Maurétanies, de la Numidie et de la Proconsulaire, c'était Gaïa, la fille benjamine de Bocchus, *aguellid* lui aussi de la Maurétanie profonde. Mon beau-père était riche et intelligent. Nul ne pouvait compter ses troupeaux de chèvres, d'agneaux et de brebis. Il possédait cent mille plèthres des terres les plus fertiles des Hautes-Steppes.

« C'était un *aguellid* comblé. Quand j'entrai en conflit avec les Romains qui voulaient coloniser les terres de nos ancêtres, mon beau-père Bocchus me soutint et se rallia à moi. Oui, cela me réconforta énormément. Auparavant j'avais combattu les Gétules qui nomadisaient le long de ses territoires et les infestaient régulièrement. Cela n'est-il pas dans l'ordre des choses que l'on se soutienne

mutuellement ? Hélas! Je me fiaï entièrement à lui dans mes guérillas contre les Romains.

« Un jour cependant, je me cachais dans une grotte dont nul ne savait l'existence, hormis mon beau-père Bocchus. C'était lui d'ailleurs qui me conseilla de m'y réfugier. Les Romains pullulaient dans nos contrées. La grotte était profonde et cachée de tous côtés par des lentisques, des cactiers et surtout des aloès noirs et sauvages ; or l'existence d'aloès noirs et sauvages témoigne toujours de la présence de dangereux reptiles. Tout le monde savait cette corrélation. Quant à moi, je craignais plus les envahisseurs romains que les boas et les scorpions dont je savais me préserver ; il me suffisait d'appliquer une lotion de goudron sur la peau pour les éloigner de moi. Seul dans la grotte, j'étais donc étendu sur une natte de jonc quand j'entendis des bruits de pas, de pas prudents, de pas lents mais nombreux. Je me levai d'un bond, pris mon arc et mon carquois...Des milliers de soldats romains bouchaient l'horizon. Ils étaient plus nombreux que des sauterelles par temps de sécheresse. Que pouvais-je faire seul avec mon arc ? Qui vis-je au milieu des Romains? Bocchus ! Bocchus ! Bocchus !...

« Le questeur s'avança. Il était entouré de cent archers, je dus jeter mon arc. On m'enchaîna et me traîna jusqu'à Rome où l'on me laissa affamé sept jours et sept nuits durant ; puis les cordes de l'étrangleur m'ôtèrent l'âme et mon corps fut jeté aux lions affamés du cirque de l'Empereur. Depuis cet hiver, chaque année, je viens visiter ces lieux ultimes de ma vie terrestre et j'ignore toujours pourquoi Bocchus, Bocchus, mon beau-père

Bocchus dont nul ne pouvait compter les troupeaux me
vendit aux Romains, laissant veuve et éplorée sa belle
Gaïa, ma douce Gaïa qui mourut de mort lente peu de
temps après moi. »

Ariana, café Al-Alia, le 20 juin 1997

LES GRIFFES DU SIMOUN

(I)
LE ZÈLE FUNESTE DU BERGER BOGUD

Bogud était le plus vieux berger de Hiempsal, *l'aguellid* prestigieux de *Thapsus*. Hiver comme été, Bogud vêtait une mince peau de chèvre qui lui couvrait à peine le torse et un pagne léger que soulevait la moindre brise marine et froissait avec espièglerie. Il marchait pieds nus et sa tête toujours tondue portait une longue mèche de cheveux châtons. Sa barbe rousse était taillée en pointe. Bogud ne buvait que du lait de chèvre ou de l'eau de source et se nourrissait de pissenlit, d'amandes vertes, de figes, de grenades et de dattes.

En hiver, il montait un beau cheval sans éprouver jamais le besoin de le seller. En été, c'était une grosse mule qu'il enfourchait. Comme les troupeaux de Hiempsal étaient très nombreux, dix bergers suffisaient à peine à les garder. Bogud était considéré par tous comme le berger plus

vénérable car il était né parmi ces troupeaux du temps de Hierbas, père de Hiempsal.

Hierbas légua à son fils Hiempsal la fonction *d'aguellid de Thapsus* tout comme Gauda légua à son fils Bogud le métier de berger. Bogud naquit donc parmi les chèvres, les brebis, les agneaux, les vaches et les bœufs.

Sobre, robuste de nature, fidèle à son maître Hiempsal, il veillait sur les troupeaux et surveillait les autres bergers avec autant d'assiduité que s'il eût été le véritable propriétaire du cheptel.

Quand arrivait l'hiver, il transhumait vers les plaines de *Tacapae* où il montait sa *mapalia* qu'il recouvrait de nattes d'alfa et y passait les trois ou quatre mois de l'hiver.

Dans ces contrées limitrophes du Sahara, il n'allait jamais sans éprouver des sentiments d'inquiétude ou de terreur. Plus d'une fois, en effet, des cavaliers garamantes ou gétules s'annonçaient sans crier gare, enlevaient quelques têtes de bétail, sans autre forme de procès, puis s'en retournaient à leur Sahara qui les engloutissait spontanément.

Cela ne les empêchait pas de revenir trois semaines plus tard au moment où l'on s'y attendait le moins. Ils lançaient toujours des hurlements terrifiants. Les bergers médusés regardaient sans rien faire et les cavaliers nomades et ravisseurs enlevaient chèvres et brebis et disparaissaient aussi rapidement que le vent des steppes.

Ce manège déplaisait toujours à Bogud qui maugréait, lançait des imprécations contre les pillards et passait des journées entières à ruminer ces affronts répétés.

Un jour de printemps, alors qu'il rendait visite à son maître Hiempsal en son palais à *Thapsus*, il lui parla de ses transhumances d'hiver et surtout des incursions impunies des cavaliers gétules ou garamantes.

Hiempsal, en homme sage et poli par les expériences de la vie, lui recommanda la patience: «Que veux-tu, ô berger dévoué, fils du vieux berger de mon père ? Moi, je vis des butins de mes razzias, toi des produits de mes troupeaux et ces cavaliers nomades et turbulents vivent de larcins commis çà et là ; c'est la vie; ne te tracasse pas outre mesure ! »

Les réflexions de Hiempsal ne satisfirent pas Bogud. Bogud était excédé. Bogud ne pouvait plus supporter les affronts des Gétules et des Garamantes. Bogud devait trouver une solution radicale. Bogud devait faire front aux cavaliers du désert. Bogud devait apprendre à manier l'arc et les flèches, le javelot et le couteau... Bogud devait se comporter en guerrier intrépide et non plus en poule mouillée.

Il demanda alors à l'écuyer de Hiempsal de lui apprendre à monter à cheval comme un véritable cavalier; il demanda alors au meilleur tireur à l'arc de Hiempsal de lui apprendre à tirer à l'arc ; il demanda alors au meilleur lutteur de l'armée de Hiempsal de lui apprendre à jouer des reins, du torse, de la tête, des jambes et des mains.

Bref, Bogud, bien avant que la saison de transhumance aux plaines de *Tacapae* arrivât, devint un berger bien aguerri et peu de soldats de Hiempsal pouvaient rivaliser avec lui en matière de maniement d'armes ou de lutte. Bogud se bombait le torse et prenait des airs vraiment présomptueux. On lisait aisément sur ses lèvres charnues et encore sensuelles: «Ces satanés Garamantes et ces maudits Gétules verront bientôt de quel bois se chauffe le berger Bogud qu'ils ont tant nargué et humilié par le passé. »

Aux premières pluies, les troupeaux s'ébranlèrent vers les plaines herbeuses de *Tacapae*. Les dix bergers étaient égaillés parmi les bêtes. Déjà triomphant, Bogud marchait en tête.

Quand ils traversèrent *Taparura*, un vieux hibou tout blanc hulula en frôlant presque la crinière du cheval de Bogud. Bogud lança un juron ; non qu'il fût superstitieux mais depuis sa plus tendre enfance, les bergers lui apprirent à haïr cet oiseau dont ils disaient du reste le plus grand mal.

Quand le troupeau traversa *Taenae*, le même hibou chenu hulula de nouveau en frôlant presque la crinière du cheval de Bogud ; il était accompagné cette fois-ci d'une chouette toute grise et à moitié déplumée. Bogud lança encore un juron plus grossier. Une sueur glacée perla toutefois de ses prunelles caves et profondes et son front se rembrunit.

Le troupeau arriva enfin dans les plaines littorales de *Tacapae*. Les bergers étaient tous soulagés. Bogud avait cependant le teint sombre et le regard terne. Il entendit soudain le même hululement. Ah, çà ! dit-il, ce hibou de malheur nous a donc suivis jusqu'ici ? Bah ! lui aussi, il est en quête de nourriture.

Le soir tomba. Le troupeau s'endormit comme par enchantement. Les dix bergers dormirent à la belle étoile d'un sommeil lourd et profond. Bogud ronflait sous sa *mapalia*.

Le lendemain, quand le plus jeune berger vint réveiller Bogud il trouva son corps dans une mare de sang, sa tête fracassée d'une hache, ses dents brisées. Bogud était affreusement mutilé.

Le jeune berger poussa un long cri d'effroi. On accourut de toutes parts ; un autre berger remarqua alors des traces de plusieurs chevaux, juste devant l'entrée de la *mapalia* et des traces chaotiques et profondes de pas d'hommes. Le plus déluré courut compter les troupeaux. Cent têtes de chèvres, de brebis et d'agneaux avaient disparu.

Les Garamantes ! Les Gétules ! crièrent les bergers prostrés comme un seul homme.

Nul n'a jamais su encore qui avait prévenu les pillards nomades des dispositions de Bogud à leur égard.

El-Menzah VII, café Lobna, le 21 juin 1997

(II)

LA FIN TRAGIQUE D'HANNIBAL

Trempe donc cette feuille de figuier dans de l'huile et applique-la sur cet œil enténébré !...L'homme était imposant par la taille ; il portait une tunique de légionnaire et sa peau était balafmée à plus d'un endroit. Son interlocuteur était borgne ; en lui tout dénotait un homme habitué à commander et à être obéi. Il portait un heaume de bronze brillant, une tunique de lin immaculée, des

escarpins fixés aux chevilles par des lacets de cuir, une longue pique et un grand bouclier de fer gravé de cercles concentriques. Peu loquace, il se contenta de s'asseoir à l'ombre d'un olivier. Son compagnon se tut un moment.

Quand la nuit tomba, un adolescent déguenillé s'approcha des deux hommes avec une grande précaution ; il émit d'abord un léger sifflement de merle, puis un autre sifflement plus long de rossignol lui répondit ; alors il se montra.

Il était bien bâti, sa tignasse était claire et sa peau cramoisie. Il rampa et, s'approchant de l'homme éborgné, lui parla en chuchotant.

Entre-temps, l'autre homme appliquait une feuille de figuier dégoûlant d'huile d'olive sur l'œil crevé de son compagnon qui, tendant le cou et prêtant l'oreille, écoutait le jeune homme avec une attention soutenue.

Les branches des oliviers bruissaient...La lune était mutilée et on eût dit qu'elle eût lancé des gémissements. Le jeune homme se releva enfin et se mit à moitié debout.

La mer était à quelques pas des trois hommes et de la vaste oliveraie d'Hadrumetum.

Une trirème fendait timidement les flots calmes de la mer ; c'était l'été. Les trois hommes s'avancèrent dans la direction de l'embarcation et y montèrent avec délicatesse et la trirème mit le cap sur l'horizon. Tous les hommes ramaient régulièrement ; un silence lourd et oppressant

pesait sur tous. Seule la lune mutilée continuait de lancer ses gémissements longs et tristes ; mais nul n'y prêtait attention.

Quand la mer devint profonde et qu'on jugea qu'on était assez éloigné de la côte, l'homme éborgné parla distinctement et intima aux trois rangées des rameurs l'ordre de mettre le cap sur la Phénicie.

C'étaient des marins rudes ; leurs peaux étaient tannées, leurs traits sombres, leurs bras velus et musclés.

La trirème fendait toujours les flots. Afin de ne pas ralentir la vitesse de l'embarcation, les rameurs se relayaient à des heures régulières, se fiant à la position des étoiles car il faut dire qu'ils naviguaient seulement de nuit, évitant ainsi d'être repérés par la flotte romaine.

À bord de la trirème régnait toujours le même silence oppressant et lourd. On entendait épisodiquement des voix rauques de marins romains que le vent gonflait ou déformait et cela insufflait des sentiments de terreur chez tout l'équipage de la barque fugitive.

Après trois mois de *navigation de taupe*, on aborda enfin aux côtes de Phénicie. On abandonna naturellement la trirème sur un banc rocheux, non loin de Byblos et l'on se dirigea vers Antiochos.

Le petit groupe marchait lentement, toujours de nuit car Rome avait des yeux partout grâce à Scipion Émilien.

À peine avait-on frappé sur le portail de la ville (et qu'il fut légèrement entrebâillé) que le plus vieux soldat de la garnison s'exclama : «Par Ashtarté, mais c'est Hannibal ! Entre donc ! Entre donc ! ...»

Le roi d'Antiochos reçut donc Hannibal et ses quelques amis en son palais somptueux et organisa en leur honneur les fêtes les plus fastueuses du royaume de Syrie ; cela dura sept jours et sept nuits. Tous les habitants de la ville étaient heureux de compter parmi eux l'homme le plus célèbre de l'Antiquité, le héros de Trasimène et de Cannes, le seul homme qui terrorisât Rome. Le roi fit d'Hannibal son premier conseiller.

Or Scipion ne s'endormait pas sur ses lauriers ; bien au contraire, il alluma un immense incendie de guerre contre le roi d'Antiochos ; ayant senti qu'il allait être battu, celui-ci s'apprêta à livrer son ami.

Hannibal flaira le danger et s'enfuit à temps. Il se réfugia d'abord en Crète ; ensuite il regagna l'Arménie, enfin la Bithynie.

Or le roi de Bithynie Prousius était en guerres endémiques avec les troupes de Pergame. Grâce aux conseils d'Hannibal, Prousius battait ses ennemis sans plus faillir.

Scipion guettait toujours. Il promit à Prousius cent mille talents d'or des carats les plus nobles, cent juments de Numidie, dix fûts de parfum d'Arabie et les plus belles

vierges de Byzacène ... Prousius promet donc de livrer son ami.

Or le flair d'Hannibal était toujours aiguisé ; où aller cependant ? Où se réfugier ? Partout les troupes de Prousius que secondaient celles de Scipion étaient égaillées et vigilants les soldats.

Hannibal s'étendit tout de son long sur un lit de feuilles vertes de figuiers et d'oliviers en fleurs. Il respira fortement l'air parfumé de la nuit constellée et mâcha lentement trois feuilles de ciguë. La nuit s'obscurcit. Quelques étoiles exécutèrent des mouvements de répulsion d'autres lancèrent des chants funèbres.

Prousius entendit les chants funèbres des étoiles. Jamais, de mémoire de Bithynien, on n'entendit des chants aussi tristes. Il sut qu'Hannibal trépassa. Scipion aussi entendit les mêmes chants funèbres. Il sut qu'ils annonçaient la mort de son ennemi irréductible. Prousius et Scipion lancèrent alors leurs troupes respectives à la recherche du cadavre d'Hannibal.

Nul ne le retrouva jamais car sept hiboux s'y étaient délicatement posés et se mirent à hululer en chœur, de sorte que nul n'imagina qu'ils cachaient le corps inerte si ardemment recherché. Toutes les troupes rentrèrent bredouilles. Hannibal dormait toujours du sommeil éternel sur son lit de feuilles vertes de figuiers et d'oliviers en fleurs.

Ibidem, le 21 juin 1997

(III) RIEN N'EST JAMAIS ACQUIS

Il pleuvait à torrents. Nous étions pourtant en juin et la canicule obligea tous les habitants du bourg à ne pas quitter leur demeure. À la fin de l'après-midi, des nuages sombres glissèrent lentement et s'arrêtèrent au-dessus de l'oliveraie.

Après de longs grondements terribles et répétés, il se mit à pleuvoir comme il n'avait pas plu depuis plusieurs décennies. Très vite, les rigoles se gonflèrent et débordèrent. Toutes les rues étaient inondées. Les vieilles femmes impuissantes dégrafèrent leurs robes et montrèrent leurs seins flasques au ciel pris de rage et aux nuages immobiles et menaçants.

Le niveau des eaux augmentait à vue d'œil ; les vieilles femmes à moitié nues se mirent alors à hurler en chœur comme si elles fussent convenues de *hurler* précisément en *canon*.

C'était la doyenne du bourg qui hurla la première. Elle poussa d'abord un long you-you strident qui rappelait étrangement les you-yous funèbres. Tout le bourg se tut comme par magie. Seuls les roulements du tonnerre et les grondements des eaux déchaînées étaient entendus à trente lieues à la ronde.

Un autre you-you déchira soudain les nuages, lacéra le ciel gonflé d'eaux et fit trembler les murs des maisons à patio. Un autre you-you suivit non moins strident ni moins

lugubre et c'était ainsi que toutes les femmes du bourg se mirent à hurler comme des louves blessées à mort.

Dans un vacarme inouï d'Apocalypse, je m'endormis dans les ténèbres car le courant électrique fut coupé juste après les premiers grondements et les premières gouttes diluviennes. Ainsi le bourg s'enfonçait-il peu à peu sous les eaux et partout des hurlements tombés du ciel enragé et noir ou vomis des gosiers des femmes effrayées. Partout s'épaississaient les ténèbres...

Je chevauchais dans une vaste plaine rouge. Je montais un petit nuage qui ne cessait de geindre en caracolant. Il me faisait pitié et j'éprouvais le sentiment aigu que je le tuais à petit feu. Je finis par lui dire: «Mais laisse-moi descendre ici ! » Il s'arrêta subitement et je mis pied à terre. Il s'envola et disparut à l'horizon.

J'étais seul dans la vaste plaine. Un beau mustang indompté sortit de la terre fendillée. Il avait les reins solides ; sa crinière était de feu et son regard de flammes. Je regardai autour de moi ; la plaine était désespérément vaste. Le beau mustang piaffa ; du feu gicla de ses sabots. Il hennit ; du feu gicla de son museau. Il se cabra ; du feu gicla de ses reins. En quelques secondes il se mua en cheval de feu. Or ce feu crépitait et s'approchait de moi; en réalité, il rampait en dévorant toutes les herbes et les quelques thyms qui poussaient dans la vaste plaine rouge.

Je voulus m'enfuir, mais mes jambes étaient lourdes et mes pieds cloués à la terre fendillée. Je voulus crier, mais ma gorge était obstruée comme par *les dents de la Vieille*.

Le mustang en ignition disparut comme par enchantement; à sa place je vis le grand-père d'un de mes anciens camarades de classe. Je savais qu'il avait trouvé la mort dans des circonstances mystérieuses que personne n'avait encore pu élucider.

Le grand-père de mon ancien camarade était de blanc vêtu. Il montait une jument racée et riait en tenant deux colombes dans chaque main ; à ses côtés se tenait une femme aux cheveux rouge sang, aux mains blanc de cire, au regard brillant comme diamant ; elle riait aux éclats.

Je me frottai les yeux afin de mieux l'observer. Je remarquai tout de suite qu'elle était jeune et qu'elle ne devait pas excéder vingt ans. Mon étonnement fut encore plus grand quand je la vis caresser câlinement le vieil homme.

Il eût pu pourtant avoir l'âge de son grand-père car son turban jaune paille et soigneusement enroulé autour de sa tête, sa jobba de gabardine gris foncé, ses babouches blanches en maroquin, tout attestait que l'homme était septuagénaire et qu'il avait suivi des études de sciences islamiques à la Zitouna.

Je fis quelques pas dans la direction du couple dysharmonieux, du moins en apparence. La jeune fille portait un blue-jeans si moulé à son corps qu'il était aisé de deviner la forme de ses cuisses, celle de ses chevilles et la courbure de ses fesses. Par ailleurs, elle portait une chemise à fleurs déboutonnée qu'elle avait pris le soin de

noyer par le bas, de sorte que je pouvais voir son nombril, son ventre et deviner le galbe de ses seins.

Le vieil homme ne montrait aucun signe de désapprobation. Des signes de satisfaction au contraire se peignaient sur sa bouche partiellement édentée.

À peine fis-je quelques pas dans la direction du couple que la jeune fille me lança effrontément : «N'avance plus, blanc bec ! Quand tu auras atteint l'âge de mes fiancés, alors viens vers-moi. Non, c'est plutôt moi qui irai te retrouver et te servirai le breuvage de la jouvence dont nul ne sait le secret, hormis le sorcier des ténèbres souterraines. »

Son regard menaçant lança d'abord de toutes petites étincelles ardentes, fugaces et fulgurantes. Je m'arrêtai net. Elle parlait le plus sérieusement du monde et le vieil homme semblait dépourvu de toute espèce de volonté.

Il tenait ses colombes et certes riait toujours, mais d'un rire niais, étouffé, timide, veule, artificiel et las.

Je regardai encore autour de moi. Des bruissements de feuilles d'arbres parvenaient à mes oreilles ; pourtant dans la vaste plaine il ne poussait le moindre arbre ; seules des touffes d'armoises ocre rouge rampaient tristement çà et là. À quelques toises de nous trois, le lit sec et noir d'un oued profond entaillait la plaine. Bref, rien qui pût être la source de ces bruissements de feuilles d'arbres.

Tandis que j'étais perdu dans ces pensées enchevêtrées, je réentendais la voix métallique de la jeune fille : «Ne rêve pas trop ! Dans quelques années, toi aussi, tu seras mon amant d'un soir. Regarde-le ! N'était-il pas l'homme le plus versé dans l'exégèse du Coran? N'était-il pas l'homme le plus pieux du bourg ? N'avait-il pas acquis rang de saint ? Hein ! il m'avait suffi de lui mordiller le lobe de l'oreille gauche pour lui faire oublier livres sacrés, femmes et enfants et chez vous au bourg, vous vous demandez encore et toujours comment il a disparu sans laisser de traces. Certains esprits féconds ont même avancé l'hypothèse de l'assassinat louche ; d'autres celle de la mort subite en un lieu encore inconnu... Regarde-le ! Il rit toujours comme un crétin et tient à ces colombes plus qu'à sa vie qu'il a perdue au demeurant...»

Comme si une force mystérieuse l'eût momentanément désenvoûté, le vieil homme écarquilla brusquement les yeux et me dit avançant d'un pas chancelant vers moi : «Cette fille de sorcière dit vrai, hélas ! oui, depuis qu'elle m'avait mordillé le lobe de l'oreille gauche, j'erre parmi les oueds secs et profonds, parmi les Regs de feu et les Ergs mouvants et voraces. Des scorpions inquiétants courent toujours derrière moi et des serpents encore plus inquiétants rampent partout où j'erre. Je suis seul. Cette maudite fille de sorcière en est la cause. Prends garde à elle ; nul n'a échappé à ses sortilèges ; elle a plus d'une flèche dans son carquois...C'est la diablesse en chair et en os. Rien ne me sert de me lamenter maintenant ; les dés sont jetés et j'ai perdu au jeu. Prends garde ! Prends garde !...»

Un nuage dense descendit lentement du ciel et se posa sur le bord de l'oued sec et profond ; il s'agrandit lentement et enveloppa le couple étrange. Peu de temps après, le nuage *ascendit*. Le couple avait disparu.

J'étais seul dans la vaste plaine rouge. Des larmes de sang et de feu tombaient du ciel et je tremblai comme une feuille morte car un flot de larmes, de sang et de feu jaillissait de mes yeux caves et crevés.

El-Menzah V, café MBA, le 28 juin 1997

(IV)
VISITE CHEZ CLÉOPÂTRE

--Veux-tu être l'amant de Cléopâtre? me demanda une voix sortie de l'ombre de la Nuit.

C'était en effet la nuit, une nuit d'hiver si obscure, si froide que personne n'osait se hasarder au-dehors. On entendait partout comme des voix confuses et bredouillantes. Était-ce le chant endeuillé du vent orphelin? Était-ce le pleur amer de la pluie en veuvage ? Était-ce le soupir des nuages *enceints* suite à des accouplements illicites ?

--Non, répondis-je fermement à la voix sortie de l'ombre de la Nuit. Non ! Pour rien au monde je ne voudrais être l'amant de cette Cléopâtre, mais je suis curieux de savoir comment elle est et comment elle vit.

--Qu'a cela ne tienne ! me dit la voix qui se voulait serviable. Avance de trois pas et ferme les yeux, ajouta-t-elle. J'obéis dans la honte comme *une orpheline entourée de méchantes gens*.

De grands bruits d'ailes métalliques me hérissèrent les cheveux. C'était comme des bruits de casseroles entrechoquées ou de marmites brisées par des haches de géants. De grands bruits agaçants et difficilement supportables. Les yeux toujours clos, j'étais dans l'expectative. Je ne savais ce que j'attendais au juste. J'entendais cependant, mêlées aux grands bruits agaçants, des voix basses se parler avec grande circonspection.

Au bout de quelques instants qui me parurent éternellement longs, je réentendis la voix de l'Ombre me

dire : «Tu peux ouvrir les yeux et monter sur l'aile de cette Canicule. Tu peux t'estimer heureux que tu n'aies pas tenté de tricher car tous ceux qui essayèrent d'ouvrir les yeux, ne fût-ce que de la façon la plus imperceptible, avaient eu le regard crevé par la griffe de la Canicule. Oui, ils s'en retournèrent tous aveugles. Si tu vois demain un aveugle avec trois traces rouges purulentes sur le front, dis-toi bien qu'il avait subi cette épreuve, qu'il avait tenté de tricher et qu'il en fut puni de cette façon-là. Mais approche de ta monture et n'aie pas peur! »

Peur ! Une peur de diable me secouait violemment. Devant moi se dressait un chien terrifiant. Il tenait plus d'un gros bœuf de Barbarie que d'un chien ordinaire. Ses yeux lançaient des regards lancinants et insoutenables. Son poil brillait de mille feux ardents et ses pattes étaient si grosses qu'on les eût assimilées à des troncs de cactiers d'automne. Sa queue remuante fouettait la nuit avec une telle rage que des soupirs mystérieux se faisaient entendre à chaque moulinet de queue.

Peur! Le diable vauvert eût été présent qu'il m'eût assurément insufflé moins de peur que cette Canicule que je devais monter pour aller voir comment vivait Cléopâtre. Mais étais-je obligé d'aller chez la reine d'Égypte ? Certes non, je pouvais donc y renoncer. Au fond, qu'est-ce que cela m'eût rapporté ?

Tandis que je tergiversais de la sorte, la voix de l'Ombre, comme si elle eût lu dans ma pensée, s'exclama : «Tu ne peux plus faire marche arrière, homme curieux et lâche ! Quand on ferme les yeux, on accepte le jeu et alors il faut

jouer jusqu'au bout. Or la Canicule est là qui t'attend. Prends garde à son regard de flammes mortelles ! ... »

Plus misérable qu'une orpheline parmi les *méchantes gens*, j'obéis à la voix de l'Ombre. Je montai donc sur l'aile épineuse de la bête terrifiante ; mes mains saignèrent immédiatement et mes genoux et mes jambes ...

L'animal prit son essor. À une vitesse vertigineuse, devant mon regard perçant, je vis alors défiler des plaines vertes, des plaines ocres, des plaines noires ; en trois battements de cils, la Canicule atterrit près du fleuve indolent aux eaux boueuses et sales. À quelques toises se dressaient haut trois constructions bizarres: très élargies à la base, elles se terminaient en pic aigu et chaque côté formait comme la voile d'une barque de Leptis Minor. Cela m'intrigua beaucoup.

La voix de l'Ombre qui ne m'avait pas quitté me dit sèchement : « C'est dans cette grande pyramide que vit Cléopâtre. Allons ! Grouille-toi, descends vite de ta monture et suis-moi sans te faire remarquer. »

J'obtempérai. Je reconnaissais l'Ombre à son froufrou. Je me faisais tout humble. Il faisait nuit noire. Là-haut scintillaient les astres. Le monstre s'envola loin dans le firmament profond et disparut.

L'Ombre marchait à pas furtifs ; je la suivais non moins prudemment. Elle poussa un portail lourd qui ne grinça pas et nous nous engouffrâmes dans un immense couloir sombre et humide éclairé par plusieurs chandeliers ; il

descendait à mesure que nous avançons. Un silence oppressant régnait partout et ce silence rendait lugubre le crépitement des flammes des cierges.

Nous entendîmes enfin de grands éclats de rire. Tout à coup, nous nous arrê tâmes. La voix de l'Ombre me chuchota : « Nous sommes devant la chambre de Cléopâtre. » La porte était finement gravée: des hommes à tête de chien, des chiens à tête d'homme, des femmes noires portant de larges pagnes, des caractères illisibles qui n'avaient rien de commun avec les caractères latins que m'avaient inculqués les scribes à l'école latine de Leptis Minor...

Des nappes d'encens nageaient dans le couloir et s'épandaient dans les labyrinthes alentour. Des éclats de rire gutturaux redoublèrent d'intensité. Je crus comprendre que Cléopâtre et son compagnon étaient complètement ivres. J'appliquai le regard sur l'un des trous de la grosse serrure du portail. L'Ombre en fit autant ; elle me chuchota alors : « Mais c'est César qui lui tient compagnie ce soir. Regarde-la ! »

La chambre de Cléopâtre était immense ; de grandes dalles de marbre de Bithynie en recouvraient le sol ; les murs étaient crépis à la chaux vive et blanche ; partout de longs coussins de soie multicolores pêle-mêle et un lit immense rembourré de plumes d'autruche était placé au milieu. Des esclaves avaient posé sur des tables basses dressées çà et là des régimes de bananes, des pommes puniques, des figues et des amphores remplies de vin

rouge, de vin blanc et de vin noir et des timbales de différents calibres.

Cléopâtre était complètement nue et portait aux lèvres un gobelet de vin. Assis à califourchon sur son ventre basané, César tenait aussi une timbale et en déversait le contenu sur le nombril de la Reine qui, trouvant ce jeu drôle, ne faisait que rire avec encore plus d'éclat.

Il avait gardé au moins quelques vêtements légers autour des reins. Je baissai les yeux car j'éprouvai de la honte. L'Ombre au contraire resta collée au portail dont je m'éloignai d'un pas. C'était elle qui me rapportait les ébats du couple dans tous leurs détails. De temps en temps, je lui criais: « De grâce! Je n'en peux plus. »

J'entendais cependant des bribes de phrases échappées de la bouche avinée de Cléopâtre: «Par Isis et Osiris, reste encore auprès de moi...Que ce corps est musculeux et robuste !... Tu es le seul homme à me donner de vrais frissons...Quand tu auras débarqué à Leptis, tranche-moi la tête de ce Caton d'Utique et surtout de ce Juba ! César, sais-tu que ses ancêtres les Lebou avaient combattu les miens?... »

Sa voix devenait de plus en plus avinée et grossière ; je décidai alors de m'en retourner. L'Ombre lut dans mes pensées, recula du portail et nous suivîmes le long couloir. Les gardes étaient profondément endormis. Ils avaient probablement bu du vin de palme. La Canicule se posa devant le palais de Cléopâtre. Je montai sur son aile

épineuse ; or mes mains, mes genoux et mes jambes saignaient encore ...

Quand nous nous faufilâmes à travers les astres en liesse, je pensais toujours au dévergondage de la reine à laquelle je ne trouvai sincèrement aucun charme ni la moindre beauté.

Je marchais encore à l'ombre de nos oliviers quand notre berger garamante m'informa que mon père trépassa à l'heure où l'astre borgne cracha un jet de flammes noires sur le grenadier de Tanit. J'entendis des chants de deuil et les vis s'envoler de notre villa de la butte de Bâl.

Ibidem, le 29 juin 1997

(V)

LES ERREMENTS D'ÉLISSA

--Sais-tu comment je quittai Tyr? Je me retournai violemment afin de mieux observer celle qui me parla ; sa voix douce était teintée d'une note à la fois grave et émouvante ; elle tremblotait et traînait dans l'air humide de cette nuit d'hiver. Elle pénétra en mon cœur comme une pointe d'aiguille et me fit d'autant plus mal qu'elle s'y enfonça très lentement.

--D'abord, qui es-tu? lui dis-je les larmes aux yeux. Parlant à tout hasard, je ne vis rien au début. Seules les ombres des oliviers millénaires dansaient timidement dans le vent atone de la nuit. Au ciel aveugle glissaient les astres.

J'étais seul parmi toutes ces ombres nocturnes. La voix se taisait ; du reste, elle émanait d'une source invisible et cela je ne pus le supporter.

--Qui es-tu donc? répétai-je. De derrière un olivier chenu j'entendis sourdre la voix qui me répéta: «Sais-tu comment je quittai Tyr? »

Je scrutai le tronc du vieil olivier. Une jeune femme aux dents brillantes s'y tenait les mains sur les hanches. Je m'approchai d'elle sans réfléchir. Elle recula de deux pas comme si elle eût peur ; pourtant, je ne portais ni sandales ni n'arborais d'arme de quelque nature que ce fût. Au contraire, mon *chef* était nu et mon torse à peine couvert d'un pan de lin élimé.

Dans le froid de cette nuit d'hiver, je frémissais comme feuille morte. Bref, je fus étonné que la jeune femme reculât si promptement ; je vis qu'elle portait au demeurant une tunique de guerrière et qu'elle tenait un cheval par la bride.

--Tu ne me reconnais vraiment pas ? lança-t-elle avec difficulté car sa voix s'entrecoupa subitement. Elle tenait un cimenterre étincelant.

--Non, répondis-je. Je ne t'ai jamais vue. Si tu ôtais ton casque, peut-être te reconnaîtrais-je.

Elle enleva alors son casque que je devinai lourd, puisque sa tête se releva aussitôt ; ses cheveux étaient abondants et se confondaient totalement avec les ténèbres. À ce moment-là étincela son regard et je contemplai aisément son visage et ses traits. D'une beauté inouïe, la jeune guerrière me sembla malheureuse ; ses traits étaient tirés ; quelques larmes rouges coulaient sur ses joues creuses. Son nez aquilin était comme ramolli par des rafales de simoun et donnait l'impression de se détacher à tout moment pour choir dans les sillons profonds de l'oliveraie. Ses bras longs et minces étaient agiles ; j'eus le sentiment que la jeune guerrière savait s'en servir pertinemment. Sa courte tunique, faite de fines lamelles, laissait s'échapper des bruits métalliques et tristes. C'était comme ces chants de deuil connus de toutes les vieilles femmes du bourg.

Je restai stupéfait. Un long silence plana sur toute l'oliveraie. Le vent murmurait à travers le feuillage des arbres millénaires. Les maigres troupeaux de nuages

glissaient toujours aussi peureusement et j'avoue ce soir que tous les bruits de cette nuit d'hiver m'avaient inoculé une peur indicible que je n'avais jamais éprouvée auparavant.

--Qui es-tu donc ? Parle, jeune guerrière ! Le silence devint plus oppressant et les bruits nocturnes devinrent plus lugubres. L'espace de deux battements de cils et la guerrière se planta derrière le tronc d'un *caroubier* ; je la voyais à peine, tant elle était cachée. Je devinais cependant sa présence à son souffle rauque et irrégulier. Elle sanglota enfin.

Je restai interdit. Je ne comprenais rien. S'essuyant les yeux, elle me lança d'une voix brisée que là-bas, que là-bas elle était vraiment heureuse, que son mari Acherbas était le prêtre le plus riche de Tyr et même de Phénicie ; que son frère Pygmalion jaloux de son mari le fit tuer par félonie afin d'accaparer leurs trésors. « C'est alors que je décidai de fuir Tyr car j'avais peur pour mes jours », ajouta-t-elle. « Oui, mon frère Pygmalion devenait chaque jour plus cupide et plus fou. J'arrivai enfin à Carthage après mille et un avatars. Or vous gens de Leptis, vous ne m'avez pas accueillie à bras ouverts et puis voilà qu'un vieux roi numide me demanda en mariage. Je ne trouvais rien de mieux à faire que de me jeter dans les flammes du bûcher que je fis dresser. Ah, depuis ce moment précis, j'erre par monts et par vaux ; le sommeil m'a définitivement quittée ; l'ombre d'Acherbas me fuit et cela me rend encore plus malheureuse. De temps en temps, j'entends hurler mon frère Pygmalion et un vieux hibou

m'affirme alors qu'on le torture sur *l'isthme noir et ardent...* »

El-Menzah VII, café Lobna, le 4 juillet 1997

(VI)

L'ASSASSINAT D'ACHERBAS

(raconté par Éliissa)

Dans l'enceinte du temple de Melqart, mon époux Acherbas construisit un palais somptueux. Il était le plus grand prêtre du panthéon de Tyr ; Melqart n'était-il pas le dieu le plus vénéré de la Cité? Les fidèles affluaient dans la cour du temple ; ils passaient des journées entières sous les péristyles immenses, souvent avec leurs conjoints et toujours avec leurs bambins. Les enfants les plus beaux étaient immolés en l'honneur de la Divinité au milieu des libations les plus tapageuses et des fêtes les plus bruyantes.

Il allait sans dire qu'Acherbas était au centre de toutes ces marques d'adoration ; aussi les fidèles le vénéraient-ils comme une demi-divinité. Les plus riches d'entre eux lui offraient leurs plus précieux bijoux et les plus beaux tandis que les pauvres et les humbles des muids de blé ou d'orge.

Or nous ne pouvions tout consommer ; Acherbas en venait tout naturellement à revendre ces dons et c'était ainsi que nous devînmes les plus riches de Tyr.

Mon frère Pygmalion ne cachait pas sa jalousie envers nous ; plus d'une fois il proposa à mon père, roi de Tyr, de le désigner grand-prêtre de Melqart, mais mon père refusait toujours car Pygmalion était loin d'être pieux et puis la fonction de prêtre était le privilège des Acherbas.

Désigner Pygmalion à la tête du temple signifiait une déclaration de guerre à ma belle-famille, guerre que mon père, tout roi qu'il était, ne pouvait en mesurer les conséquences, puisque la plupart des Tyriens restaient fidèles à la tradition.

Or Pygmalion n'avait pas la sagesse de son père. Il mourait d'envie de remplacer Acherbas. Mon père tint bon et se rallia même à nous; il alla jusqu'à mettre mon époux en garde contre son fils. Hélas ! Absorbé par ses trésors pharamineux, Acherbas ne tint pas compte des mises en garde de mon père et les prit à la légère.

Un soir d'hiver, j'étais seule avec lui au salon rose ; mon époux me proposa en effet d'inviter mon frère Pygmalion à dîner le lendemain. Je trouvai que son invitation était sage et qu'elle émanait d'un esprit à la fois lucide et pragmatique.

Avant la tombée de la nuit, ma belle-sœur arriva donc avec ses deux bambins que j'aimais d'autant plus que j'étais stérile ; je les considérais exactement comme s'ils fussent sortis de mes entrailles. Bitilla descendit donc de son carrosse et nous prévint que son époux Pygmalion ne viendrait pas, étant retenu par quelques menus travaux agrestes. Cela nous étonna, mais Acherbas ne pensa point à mal.

Quand le dîner fut prêt, sept esclaves de Nubie, d'Axoum et de Lydie nous servirent fidèlement. Je n'ai pas besoin de dire combien le repas était succulent et copieux. J'étais

heureuse que ma belle-sœur Bitilla et ses deux gosses *mangeassent* avec tant d'appétit.

Aussi longtemps que dura le repas cependant, mon époux me chuchotait des choses bizarres ; tantôt il me murmurait qu'il sentait trois longues piques lui transpercer les entrailles, tantôt il affirmait sentir sa tête tomber avec fracas sur les dalles du vestibule. Ses paroles étaient toujours accompagnées des rictus que dessine la douleur en pareilles circonstances.

Je lui répondais évasivement : «Mais chasse-moi donc cette *ancolie* !» Acherbas était malheureux. En réalité, depuis trois jours et trois nuits, il avait perdu le sommeil et l'appétit ; ce soir-là, son état avait empiré ; je faisais semblant de ne pas trop attacher d'importance à ses mauvais pressentiments ; en vérité, j'étais très inquiète, moi aussi.

Bitilla manifesta enfin le désir de rentrer chez elle, d'autant que ses deux garçonnetts s'endormirent. Comme il faisait noir et froid et que Pygmalion était absent, Acherbas se chargea de l'accompagner jusqu'à son carrosse arrêté devant le temple.

Quant à moi, je restai seule dans notre vaste chambre éclairée par sept cierges. J'étais étendue sur notre lit à baldaquin, dans l'attente de mon mari. Il tarda à venir.

Je fus prise d'un sommeil profond et très agité. Mon frère Pygmalion vêtait une tunique noire. Il tenait trois lances dont une par la bouche. Il courait derrière mon

époux Acherbas ; cela se passait dans le vestibule. Acherbas courait aux abois. Pygmalion haletait. Des ombres malfaisantes l'encourageaient à poursuivre mon mari...Des bruits de haches, des cliquetis de couteaux, des hurlements désespérés, des flots de sang ...

Quand les coqs chantèrent et que les serviteurs du temple se levèrent pour leurs besognes quotidiennes, j'entendis des clameurs effroyables provenir du vestibule. J'y accourus avec fébrilité. Ensanglanté, Acherbas gisait sur les dalles ; il était décapité ; trois lances lui transperçaient le ventre. Je m'évanouis ... »

Ariana, café Al-Alia, le 4 juillet 1997

(VII)

LA LÉGENDE DU HIBOU

À ma femme Férida, à l'occasion de notre 23^{ème} anniversaire de mariage

Sur une branche desséchée d'un immense *caroubier hulula* le vieux hibou ; au bourg millénaire dormaient les habitants du sommeil des justes. Le hibou hulula encore plus fort. Les gens dormaient toujours. La lune était pleine et belle cette nuit d'été.

Une jeune chouette entendit le hululement du vieux hibou. Elle vola comme une flèche lancée par l'arc du Diable et se posa doucement sur la branche desséchée du *caroubier* immense. Le vieux hibou la regarda d'un œil à demi-satisfait et se tut. Il fut pris d'un somme et il fit alors un cauchemar effroyable.

Il vit un corbeau d'acier noir et brillant, puis un deuxième plus grand, plus noir et plus brillant, puis un troisième et un quatrième et bien d'autres encore toujours plus grands, toujours plus noirs et plus brillants les uns que les autres ; certains avaient des becs affreusement recourbés et rouges ; d'autres des becs dégoulinant de sang... Le ciel noircissait et rougissait à la fois. Tous les animaux nocturnes s'étaient tus aux creux des sillons encore brûlants, malgré la nuit constellée.

Les croassements des étranges corbeaux d'acier ne ressemblaient nullement à ceux des corbeaux connus. Leurs ailes étaient démesurément grandes. Leurs yeux étaient brûlants et lançaient des regards embrasés, de sorte que le vieux hibou chercha refuge sous un gros rocher au milieu du lit d'un oued veuf et endeuillé.

Les croassements devinrent si insupportables que le vieux hibou craignit de perdre l'ouïe. Il se rapetissait sous son rocher et tous ses membres tremblaient, tant il avait peur.

Sa peur prit d'énormes proportions quand il aperçut à un jet d'arc une mare de sang vif, puis une autre mare un peu plus loin, puis une autre et une autre. Bref, où qu'il portât le regard, il ne voyait que des mares rouges ; là gisaient de beaux garçons inanimés. Chacun portait au front une fleur rouge ; il en était qui en portaient deux ou trois ou même plusieurs. Le vieux hibou, pourtant sage et intelligent, ne comprenait pas que l'on pût mourir avec des fleurs rouges au front. Il se creusa la cervelle. Enfin, il poussa un hululement strident et terrifiant. Mille hiboux s'envolèrent près d'un nuage frileux et sinistre...Un concert de hululements emplit alors le ciel et finit par s'engloutir dans la nuit.

Le vieux hibou restait seul sous le rocher au milieu de l'oued veuf et endeuillé.

Les corbeaux étranges d'acier étincelant pullulaient sous le nuage frileux et les mares rouges se muaient en mer de

sang dont les flots se mirent brusquement à gronder rageusement.

Les corps des beaux garçons flottaient dans des ballottements étranges comme mus par des mains souterraines et maléfiques.

Le vieux hibou se réveilla. Il faillit s'évanouir. Son plumage ruisselait de sueur. Sa cervelle était remuée. Il pleura, il pleura si amèrement que la jeune chouette le prit en pitié et essaya vainement de le consoler.

Il s'envola enfin mollement et se posa sur l'épine longue et coriace d'un vieil aloès. L'épine le transperça de part en part. Le hululement du vieux hibou ne fut pas interrompu pour autant.

Ah, s'il vous arrive de passer par le bourg où je suis né, allez voir cet aloès, vous verrez le vieux hibou empalé et vous entendrez son hululement ininterrompu. Les plus vieux habitants vous jureront que le cri de cet oiseau ne sera interrompu que le Jour de la Religion. Mon camarade Ottoman les croit et moi, je suis sûr que l'on nous ment.

Bennane, café du Raïs, le 10 août 1997

LES VOIX SOUTERRAINES

(I)
ABDOU ET LES FEUX DE LA STEPPE

Abdou marcha longuement à travers la steppe d'alfas et d'armoises. Il était taciturne et plongé dans ses rêveries d'enfant pauvre et orphelin. Au-dessus de sa tête menue voletait une tourterelle blanche qui semblait vouloir lui parler ; mais Abdou ne comprenait pas le langage des oiseaux. La tourterelle voletait si près de lui qu'il finit par s'arrêter à l'ombre d'un cactus brûlé par le simoun.

Abdou s'accroupit en vérité car il était las de marcher sous l'haleine suffocante de l'Erg déchaîné. La blanche tourterelle ouvrit le bec et lui parla soudain un langage on ne peut plus clair.

Le jeune enfant était abasourdi. Un instant il crut rêver mais la blanche tourterelle parla exactement comme son père et ce qu'elle dit étonna Abdou : «Jeune orphelin, apprends à manger le feu et à boire le vent des steppes, sinon tu crèveras comme une phalène grillée au feu d'un chandelier. »

Bouche bée, Abdou entendait les conseils de la tourterelle blanche. Abdou était pétrifié.

Accroupi, Abdou ne sentait plus ses jambes. De nouveau Abdou s'égara dans ses rêveries d'enfant. Il se remémora tout à coup les conseils ultimes de son père mourant.

Il avait alors sept ans. Il était fils unique et avait trois sœurs. Un après-midi d'été, trois grands gaillards ramenèrent son père sur une civière en coton. Son père transpirait abondamment et haletait comme s'il eût escaladé le versant sud du *Djebel-des-Veuves*.

Or il n'en était rien. Il lui sembla comprendre cependant que son père fut piqué par une vipère céraste et que ses heures étaient comptées.

Un nuage sombre et fumant enveloppa la tête d'Abdou qu'on assit près de son père mourant. Ses oreilles bourdonnaient quand il entendit son géniteur lui dire très faiblement: «Apprends à marcher sur les chardons et les ronces ; apprends à manger le feu et à boire le vent des steppes ! ... »

Peu d'instants après, le père de Abdou rendit l'âme. En vérité, en vérité, Abdou ne savait pas si ce qu'il venait d'entendre étaient vraiment les conseils de la tourterelle blanche ou bien ceux de son père agonisant. Il resta cependant longtemps accroupi à l'ombre chaude du cactus brûlé par le simoun.

La blanche tourterelle quitta cependant le brin de thym sur lequel elle se posa un moment et se perdit dans le ciel surchauffé et noir.

Bennane, café du Raïs, le 11 août 1997

(II)
**LA BÉDOUINE QUI A COIFFÉ SAINTE-
CATHERINE**

La vaillante Bédouine descendit de sa jument, l'attacha à un caroubier feuillu et gambada allègrement dans le pré verdoyant où susurrant *l'Oued timoré*.

Elle courait derrière une libellule que poussait le vent taquin car c'était l'hiver. Or la Bédouine avait vingt ans révolus et ne s'était pas encore fiancée. Elle en arriva à perdre le sommeil ; à son âge certaines de ses camarades de glanage d'olives avaient trois gosses ou même plus et quant à elle, elle n'était même pas fiancée. « La sorcière édentée du faubourg aux Sept Voleurs t'a jeté un sort », lui avait affirmé la diseuse de bonne aventure. Elle l'avait crue. « Va au pré verdoyant où coule *l'Oued des Sept Vierges* et attrape une libellule ; fais attention à ses ailes, ne les froisse pas. J'en ferai une poudre magique ; aussitôt que je l'aurai diluée et que tu l'auras bue, tu resplendiras de beauté et les fiancés de toute la contrée se presseront devant la tente de tes parents... »

La Bédouine court encore derrière une libellule. Elle frise aujourd'hui la quarantaine et ne gambade plus allègrement. La diseuse de bonne aventure a trépassé depuis des lustres et le vent taquin chante toujours dans les oliviers.

Les Bédouins du *douar* disent en la voyant chasser encore le même insecte: « Ah, la malheureuse, mais elle a perdu la raison. Ayez pitié d'elle, vous qui la voyez courir au pré verdoyant où coule *l'Oued des Sept Vierges*. »

Ibidem, le 11 août 1997

(III)

AL-MOG, CHEVALIER DU XIX^{ème} siècle

À la mémoire de mon bisaïeul

Al-Mog était un homme intrépide. On disait qu'il n'avait peur de rien, même pas du bey et de ses *méhalla*. Sa peau était fortement tannée par l'haleine chaude des vents d'été. Il avait une fille et trois fils aussi vaillants que lui. Chacun était armé d'une arquebuse et les gens du bourg les craignaient ; non qu'ils fussent méchants et injustes, mais on ne pouvait badiner avec al-Mog. C'était un homme droit et coléreux et on risquait à tout moment de recevoir un coup de feu de sa vieille arquebuse, pour peu qu'on le mît en colère. Or ses colères éclataient très fréquemment. Voyait-il quelqu'un marauder dans le verger d'un voisin, il fulminait et pointait son arme sur le maraudeur jusqu'à ce qu'il se rendît, rendît son larcin, se repentît et s'amendât. Malheur à qui tentait de s'enfuir; la vieille arquebuse était toujours vigilante et son crachat de feu ne l'eût certainement pas raté.

Voilà pourquoi ceux du bourg ne badinait pas avec al-Mog. Au demeurant, on le voyait rarement rigoler. Il prenait la vie trop au sérieux. «Ne rien souvent que ceux dont les cœurs sont durs comme des rocs et les yeux frappés de cécité», répétait-il fréquemment aux siens ; aussi étaient-ils taciturnes, renfermés et très réservés, à l'exception toutefois de son fils benjamin.

Un jour d'hiver, il était emmitouflé dans son burnous de laine blanche. La main en visière sur le front, il scrutait la mer car ses trois fils étaient allés pêcher. Leur barque était légère et le vent monta sur ses ergots. Al-Mog connaissait la perfidie de la mer et du vent. Il savait la félonie des nuages à l'air serein. Il vécut la traîtrise des barques et des esquifs quand ils se ralliaient gaiement aux forces hostiles

et vous lâchaient froidement dans la gueule goulue du gouffre amer ; aussi quitta-t-il fébrilement sa demeure et se mit-il à arpenter la place Sidi-el-Médiouni contemplant fixement l'horizon marin.

Si son burnous blanc l'emmitouflait convenablement, en revanche, son turban était défait. Bref, il allait et venait sur la place comme un lion lié par un fil invisible. Au café maure, quelques marins sirotaient qui un thé à la menthe, qui un café turc et montraient tous des signes de nervosité. Ils savaient que les trois Mog fils étaient en mer: «Ah, ce temps maudit qui s'était gâté ! Pourvu qu'ils ne se soient pas noyés...»

Nul n'osait donc parler à al-Mog. On osait à peine jeter au-dehors des regards craintifs et fulgurants.

Al-Mog subissait visiblement les affres de l'angoisse quand Saad surgit d'un fourré de cactiers. Il était entouré de ses hommes armés jusqu'aux dents. Sept silhouettes sinistres et difformes.

Saad était tristement célèbre par ses brigandages et ses rébellions fréquentes contre le pouvoir beylical. C'était l'un des hors-la-loi les plus réputés et les plus craints de la Régence de Tunis. Il s'attaquait à tout ce qui était attaquable et l'on colportait de bouche à oreilles qu'il était sans peur, plus rusé qu'un renard, qu'il tenait toujours ses engagements et qu'il lui arrivait de secourir la veuve et l'orphelin.

En voyant surgir brusquement Saad, al-Mog eut le réflexe fulgurant de mettre en joue ce *chevalier-brigand*. Les deux hommes étaient à deux toises l'un de l'autre. Al-Mog était cependant en position de force; son index droit touchait fatalement la détente de sa vieille arquebuse. L'un des coupe-jarrets mit la main sur son fusil.

Un crachat de feu nourri explosa illico presto dans le ciel et al-Mog tonitrua comme un volcan en rut: «Saad, dis à tes hommes de jeter leurs armes, sinon fais ta prière funèbre ! »

Les deux hommes se connaissaient. Saad sut qu'il était perdu s'il n'obtempérait pas à l'ordre de son rival. Il ordonna alors à ses bandits d'obéir. Les armes furent jetées. Bien! dit al-Mog, je sais, Saad que tu ne faillis pas à tes promesses; promets-moi donc que tu ne feras aucun mal à mes *concitoyens!*

Saad était blême. Il ne disait mot. Ses hommes se taisaient aussi et se trémoussaient de rage. «Saad ! reprit al-Mog, par Allah, je te pulvériserai la cervelle si tu ne me prêtes pas serment à l'instant même. Tu me connais trop pour que j'hésite une seconde à exécuter mes menaces. Allons, parle vite, mon index me démange. »

Saad se trouvait dans une mauvaise passe. Il se sentait rabaissé devant ses hommes. Dans le café maure de la place Sidi-el-Médiouni, les marins cessèrent de siroter leurs boissons depuis longtemps et regardaient la scène à la dérobée, après avoir soigneusement et discrètement entrebâillé la porte.

Saad se résolut enfin à s'engager solennellement à ne jamais attenter ni aux gens de Ksibet ni à leurs biens et promit que ses hommes seraient liés par son serment.

Reprenez donc vos armes et partez en paix, dit al-Mog. Saad et ses bandits n'exercèrent jamais la moindre exaction à l'encontre de ceux du bourg.

Kheniss, café de la Paix, le 12 août 1997

(IV)
LE DUEL NOCTURNE

Dans le ciel éclairé d'une immense lueur ocre rouge dansaient trois étoiles la sarabande. Des bruits assourdissants picotaient les yeux des bêtes et des hommes, de sorte que le sommeil s'en envola de gaieté de cœur.

J'étais au bord de la mer calme et lisse. Ceux du vieux bourg restaient éveillés chez eux et nul n'osait sortir. En vérité, en vérité, une peur panique serrait leur gorge ; la sarabande des trois étoiles sentait l'odeur du Diable et les bruits assourdissants disaient ses pets. Or c'était un mauvais augure. L'immense lueur ocre rouge épandait aussi une senteur puante et les trois étoiles devenaient plus hystériques à mesure qu'avançait la nuit.

Seul, au bord de la mer déridée, j'assistais à la danse trépidante en me bouchant le nez.

Deux oiseaux nocturnes surgirent soudain devant moi. Avaient-ils pris leur essor depuis la mer ? Avaient-ils été vomis par le *Puits punique* ? Je ne l'ai jamais su. Les deux oiseaux étaient toutefois dissemblables: l'un était blanc et menu, l'autre noir et difforme. D'abord, ils volèrent côte à côte ; puis, l'oiseau noir vira et s'abattit sur l'oiseau blanc. Comme il était plus gros, il le déchiqueta de son bec crochu et acéré. Cela se passa si vite que je n'eus même pas le temps de bien observer ce duel sanglant et mortel ; l'oiseau blanc ne tarda pas à choir inanimé à mes pieds tandis que l'oiseau noir poursuivit triomphalement son vol dans le ciel immense *chevauchant* la lueur ocre rouge.

J'étais presque sûr que les trois étoiles qui dansaient la sarabande imiteraient les deux oiseaux nocturnes et que bientôt deux d'entre elles cherraient inanimées à mes pieds et que la troisième ascendrait victorieuse au sommet du firmament profond et vaste.

Bennane, café du Raïs, le 13 août 1997

(V)
LES NOCES FORCÉES

La lune était enceinte. C'était un astre minuscule qui l'avait déflorée et à force de partager son lit constellé, il finit par la demander en mariage, tant il avait appris à l'aimer et chérir.

Or la lune était volage ; aussi refusa-t-elle sa demande et l'astre éconduit devint-il triste et vêtit-il l'habit du deuil.

On le vit mollement voguer chaque soir à travers le firmament ; certains oiseaux célestes affirmèrent aux fleurs des champs qu'ils avaient même surpris l'astre éconduit pleurer à la lisière de la Voie Lactée et qu'ils ne l'avaient nullement dérangé, ayant respecté sa douleur.

La Grande-Ourse, quant à elle, jura par tous les saints qu'elle l'avait vu plus d'une fois au bord du *Précipice insondable* s'appêtant à attenter à ses jours et qu'elle l'en avait empêché, vu son jeune âge et sa fraîche beauté.

Bref, tous les habitants du firmament parlèrent les uns après les autres et décidèrent de porter secours à l'amant malheureux. On envoya donc une délégation auprès la lune orgueilleuse.

La délégation comprenait la Rose de la Voie, l'Ogresse du Firmament, la Vipère de la Nuit, la Génisse de la Coupole et le Feu du Ciel.

La Rose dit à la lune: «Prends pitié de ton amant, il est jeune et beau et par Allah, s'il me demandait en mariage, je sauterais de joie et serais la rose la plus heureuse, mais il sait que je suis éphémère et ne m'épousera jamais. » La

lune répondit sèchement: «Je n'ai que faire de tes conseils. Laisse-moi tranquille. » La Rose se tut penaude.

L'Ogresse s'avança alors et dit à la lune: «Prends pitié de ton amant; il est jeune et beau et par Allah, s'il me demandait en mariage, je sauterais de joie et serais l'Ogresse la plus heureuse, mais il sait que je suis laide et ne m'épousera jamais.» La lune répondit sèchement: «Je n'ai que faire de tes conseils. Laisse-moi tranquille.» L'Ogresse se tut penaude.

La Vipère s'avança alors et dit à la lune: «Prends pitié de ton amant; il est jeune et beau et par Allah, s'il me demandait en mariage, je sauterais de joie et serais la vipère la plus heureuse, mais il sait que je suis venimeuse ; me craignant, il ne m'épousera jamais. » La lune répondit sèchement : «Je n'ai que faire de tes conseils. Laisse-moi tranquille.» La Vipère se tut penaude.

La Génisse s'avança alors et dit à la lune: «Prends pitié de ton amant; il est jeune et beau et par Allah, s'il me demandait en mariage, je sauterais de joie et serais la génisse la plus heureuse, mais il sait que je suis encore impubère et ne m'épousera jamais. » La lune répondit sèchement : «Je n'ai que faire de tes conseils. Laisse-moi tranquille. » La Génisse se tut penaude.

Le Feu s'avança enfin et dit à la lune d'une voix crépitante et effroyable: «Lune volage et sans foi ni loi, tu as brisé le cœur de ton jeune et bel amant. Tous les habitants du ciel sont témoins de son désespoir. Tu dois réparer le mal que tu as commis. Gare à toi car si tu y

dérobés, je serai assurément là quand tu mettras bas et je te jure par Celui qui m'a créé que je dévorerai ton enfant en un tournemain; tu n'auras alors même pas le temps de t'en apercevoir. Parole du Feu du Ciel. »

La lune ne dit rien. Ses traits s'assombrirent. Son front se creusa. Sa chevelure se hérissa. Son ventre difforme frissonna et ses lèvres tremblèrent.

Le Feu du Ciel se dressait imperturbable et menaçant tandis que les autres membres de la délégation se faisaient tout petits.

La lune parla enfin et sa voix était chevrotante: «Il est vrai que j'ai aimé cet astre ; il est vrai que je porte sa semence en mes entrailles ; il est vrai que je l'aime encore ; où est-il donc que je l'embrasse ; j'accepte qu'il devienne mon époux. Qu'on célèbre notre mariage. Annoncez nos noces à tous les habitants du firmament... »

On se demande encore si la lune s'est mariée à l'astre minuscule par amour ou sous la menace du Feu du Ciel ou bien pour donner un père à l'enfant qui devait sortir de son sein. Toujours est-il que les noces étaient grandioses.

Ibidem, le 14 août 1997

(VI)

LE MYSTÈRE DU CHAMP DES AÏEUX

Nous avons un beau champ de blé ; il était cependant parsemé de gais coquelicots rouge carmin et de jolies marguerites. Chaque matin j'allais admirer notre blé en herbe et les fleurs qui tapissaient notre champ. Il faut dire que mon grand-père l'avait légué à mon père. On l'avait donc baptisé le *Champ des aïeux*.

Au *Champ des aïeux* s'érigeaient fièrement treize oliviers. Bien qu'ils fussent millénaires, mon père s'en enorgueillissait et affirmait qu'il possédait certainement les oliviers les plus vieux mais aussi les plus féconds du Sahel.

Il avait tant et tant loué le *Champ des aïeux* que je finis par l'aimer avant même d'y aller et de le connaître ; comme le sol en était sablonneux, mon père le complantait de blé, d'orge, de fèves et de pois chiches.

En vérité, en vérité, notre champ faisait l'admiration de tous les oléiculteurs du bourg et mon père savait qu'il était copieusement envié. Quant à moi, j'allais chaque matin m'étendre à l'ombre fraîche de l'olivier le plus vieux. Une myriade de moineaux pépiait toujours sur les branches touffues et je voyais, oui, je voyais coquelicots, marguerites, blé et orge se rapprocher comme par enchantement pour s'embrasser longuement ; des flûtes de la brise s'échappaient alors des hymnes mélodieux et envoûtants et je pensais malgré moi qu'il s'agissait d'hymnes nuptiaux.

En vérité, en vérité, ces embrassades s'éternisaient et plus d'une fois je n'arrivais plus à distinguer les fleurs des

plantes, tant elles étaient soudées. Les rossignols se mettaient aussitôt de la partie tandis que les flûtes de la brise se taisaient cédant la place aux violons irisés du soleil printanier.

En vérité, en vérité, à ce moment précis, je posais délicatement mon livre de poésies sur une touffe de pissenlits juteux et m'asseyais. Mon regard s'aiguissait, mes cheveux se dressaient, mes doigts transpiraient, ma poitrine haletait, mes narines s'élargissaient.

En vérité, en vérité, je n'étais plus le même gosse. Tout se confondait devant mes yeux ébahis et ardents. Seule une tache couleur rouge sang se mettait à ondoyer à quelques emfans de moi ; or cette tache changeait rapidement de forme ; tantôt elle épousait celle d'une vierge Mogod, tantôt celle d'une chamelle targuie, tantôt celle d'une guerrière cruelle et vaillante. Je lançais toujours des « ah! » d'étonnement et d'inquiétude.

Une fois, j'étais témoin de la même scène; alors que j'y assistais tendu et en sueur, je crus tout à coup voir surgir un boa du tronc d'un *caroubier* et avaler d'un coup de langue brusque la tache rouge et ondoyante. Aussitôt, le *Champ des aïeux* disparut avec ses coquelicots, ses marguerites et ses oliviers ; même les hymnes mélodieux des flûtes et des violons s'évanouirent.

Ce jour-là, je rentrai chez nous sans mon livre de poésies. Je l'avais simplement oublié sur une touffe de pissenlits juteux qui rampait à l'ombre fraîche de l'olivier millénaire.

Ibidem, le 15 août 1997

(VII)

LES FLEURS ROUGES ÉTOILÉES

Je montai sur mon esquif et pris le large. C'était un jour d'automne maussade et je ne pus m'expliquer l'envie qui s'empara soudain de moi et me poussa à aller vadrouiller en mer. Mon esquif était pourtant frêle et ne pouvait le moins du monde braver les moindres vagues en rut. Je savais néanmoins que la mer, notre mer, était docile, presque toujours docile, à telle enseigne qu'on la dénommait la *mer agonisante*.

Je montai sur mon esquif et pris le large. Aucune barque ne quitta le petit port ce jour-là; c'était comme si tous les marins se fussent mis d'accord pour ne pas aller à la pêche.

Des nuages assez bas glissaient pesamment dans le ciel un peu gris. Cela m'attrista quelque peu mais n'entama nullement ma volonté de respirer l'air du large.

Maniant dextrement mes avirons, je poussais lentement mon esquif dans l'élément liquide et amer. La côte s'embrouillait à mesure que je m'en éloignais. Bientôt le vieux bourg se confondit avec l'horizon derrière moi et pour la première fois de ma vie, je me trouvai vraiment seul dans la mer immense et sous le ciel nuageux et incommensurable. Un sentiment inconnu m'étreignit la poitrine, me serra la gorge et me vrilla les entrailles.

Ne pouvant plus manier mes avirons, tant grande était ma fatigue, je me dressai sur mon piteux esquif et attendis. Au fond, je ne savais plus quoi faire. Attendre qui ? Attendre quoi ? Que pouvais-je espérer de qui que ce fût ?

Rien. D'ailleurs, qu'est-ce que je risquais en réalité ? Aucune menace n'était suspendue sur ma tête. Oh, mais cette fatigue finirait bien par s'estomper et je pourrais reprendre le chemin du retour, sans risque aucun.

J'étais obnubilé par ces réflexions quand je vis flotter à sept empan de mon esquif un cadavre en uniforme kaki. Son front portait une fleur rouge de forme étoilée. Ses yeux étaient affreusement grands ouverts et reflétaient une fleur rouge de forme étoilée. Sur ses cheveux tondus ras se dessinait une fleur rouge de forme étoilée. Son uniforme présentait aussi une déchirure rouge de forme étoilée. Bref, autour du corps flottant sans vie s'épandait une grande fleur rouge de forme étoilée et cette fleur s'étendait, s'étendait à vue d'œil.

Mon esquif était ainsi entouré de fleurs rouges de tous côtés et cela m'effraya, d'autant que le cadavre prenait des proportions peu communes. En vérité, c'était celui d'un jeune soldat d'à peine dix-huit ans; mais le cadavre grandit si vite qu'on pouvait le voir où que l'on portât son regard. Or cela ne pouvait qu'accroître ma frayeur.

J'étais seul sur mon frêle esquif qui s'était mis alors à danser dangereusement. On eût dit qu'une poigne extraordinaire et mystérieuse l'eût trituré par le fondement tentant de le fracasser. Je perdais pied et m'affalais tantôt à gauche, tantôt à droite, tantôt sur la face, tantôt sur le dos.

J'étais au désespoir car j'étais sûr qu'on voulait ma mort. Était-ce parce que j'étais seul et sans défense au milieu

d'éléments hostiles? Je ne le sais pas encore, mais toujours est-il que je tombai évanoui...

Dans mon lit, j'étais brûlant de fièvre et ma femme jura que je n'avais pas quitté la maison depuis une semaine, tant j'avais du feu à la cervelle...

Ibidem, le 16 août 1997

(VIII)

L'ABATTAGE DU CHIEN ENRAGÉ

J'avancais paisiblement dans une rue du vieux bourg quand une voix stridente me lança: «Attention au chien enragé! » Je regardai donc gravement devant moi et vis en effet un chien arrêté au milieu de la rue.

La rue était étroite et le chien famélique. Nul ne pouvait la traverser sans le frôler. Je m'arrêtai illico car le chien présentait apparemment les symptômes de la rage. Sa langue était largement pendante et sa salive coulait à flots. Ses flancs se soulevaient et se contractaient à un rythme rapide et régulier et on eût dit que ce chien eût fini d'escalader le *Djebel ajouré des Djinnons* ; or il n'avait pas quitté la rue. La voix prévenante affirma même qu'il n'avait pas quitté sa place depuis l'aurore.

Son regard lançait des gerbes de feu. Ses crocs tout blancs étaient humectés de sang et prêts à mordre. Je regardais autour de moi. De l'autre côté de la rue, des passants s'étaient arrêtés ; de mon côté, d'autres arrivèrent et suivirent mon exemple.

Bientôt la rue pullula de badauds car tous les habitants du vieux bourg apprirent la présence du fameux chien.

Quant à lui, au beau milieu de la rue subitement animée, il était toujours pantelant et son regard plus rouge que jamais.

Tout à coup, de la foule oisive et curieuse surgit un homme petit et sec. Sa peau était fortement basanée. C'était le vieux garde champêtre ; il tenait un gros fusil de chasse à deux canons. Il se fraya aisément un passage au milieu des badauds massés serrés. On cria comme un seul homme: « Voilà enfin le Messier ! »

Il prit lentement son fusil, le mit méticuleusement contre l'épaule droite, visa le chien et l'abattit de deux coups de feu. La foule cria de joie et alla l'embrasser alors qu'il se bombait le torse.

Le chien gisait au milieu de la rue et de la foule curieuse et oisive. Il baignait dans une flaque de sang fumant. Son œil était terne et sa queue flasque. Couché sur le flanc gauche dont on pouvait compter les côtes, il était triste, affreusement triste à voir.

Je pus traverser la rue ; le cœur me leva quand je tentai de regarder son corps abattu. Je me demande encore aujourd'hui s'il était réellement enragé. En tout cas, c'était une jeune femme à la voix stridente et décidée qui donna l'alerte ; ainsi de bouche à oreilles, décida-t-on après elle que le chien était bel et bien enragé et qu'il fallait donc l'abattre et le garde champêtre fit la besogne réclamée par tous. «Par Dieu ! J'ai délivré le vieux bourg d'une réelle calamité, devait-il se dire.»

Je me demande toujours si aux yeux de certains despotes sanguinaires nos vies valent mieux et plus que celle de ce chien abattu au milieu de la liesse générale. Ne suffirait-il pas d'accuser un tel de la rage pour l'abattre ? Ne

sommes-nous pas tous plus ou moins enragés pour ces
Magnats des finances et ces Stratèges de génie ?...

Ibidem, le 16 août 1997

(IX)

LA PIE BORGNE

À la mémoire de mon maître et beau-père Safi Malek

Quand je quittai l'école, il me sembla voir voler une pie borgne ; or nous venions justement d'étudier un texte de lecture où il était question d'une pie borgne et noire.

La pie que je crus voir n'était pas noire ; elle avait cependant un plumage gris cendre et son œil unique me lança un regard méchant qui en disait long. Je frémis. Était-il possible qu'une pie borgne vînt voler précisément à la sortie de l'école quelques minutes seulement après la séance de lecture où notre maître venait d'en dire beaucoup de mal ?

Je croyais sincèrement rêver quand plusieurs de mes camarades crièrent en chœur :

« Attrapez la pie borgne. Ah! la voilà qui passe.
Le maître a blasphémé l'oiseau à l'œil méchant.
Attrapez-la, sinon le rossignol trépassé
Et mordra les sillons et les cactiers du champ.

Attrapez la pie borgne. Elle insulte un bellâtre.
Le maître a blasphémé cet oiseau à l'œil flou
Regardez-le! il chante et voyez qu'il folâtre
Avec un renardeau et avec un gros loup ... »

Cette fois, je saisis l'élève qui s'égosillait avec le plus d'enthousiasme et lui dis :

--Pourquoi donc chantes-tu avec tant de fougue et de passion ?

--Mais c'est pour conjurer le sort qui ne manquera pas de frapper l'un de nous.

--Qui vous a donc appris cette chanson ?

--C'est notre maître de *kouttab*.

Je n'avais jamais mis les pieds dans un *kouttab*. Mon père voyait rouge quand quelqu'un de ses connaissances lui conseillait de m'y envoyer. «On y inculque la bêtise et l'ignorance », s'exclamait-il toujours avec véhémence et conviction.

Je sus toutefois que la pie borgne avait bien passé ce jour-là devant notre école, que je l'avais bel et bien vue et que notre maître n'en avait pas suffisamment dit du mal ; elle était assurément plus méchante en réalité que dans le livre de lecture.

Ibidem, le 16 août 1997

(X)

FANFARONNADES D'OISEAUX

L'oiseau diurne dit à l'oiseau nocturne: «Je suis plus beau que toi. Je vis dans la lumière et le soleil me réchauffe de son regard ardent. Rien n'échappe à ma vue ; je vois les fleurs dans leurs couleurs splendides. Je vois les hommes qui s'aiment et s'entre-tuent, les bêtes qui pâturent librement et celles qu'on entrave. Je vaudrais mieux que toi car Dieu m'a créé plus beau. »

L'oiseau nocturne dit à l'oiseau diurne: «Je suis plus valeureux que toi. Je vis dans les ténèbres quand s'activent les bandits de grands chemins ; ils me connaissent et je les connais. J'étais couard mais avec eux j'ai appris le courage. Je vole dans l'obscurité mais les regards des astres me couvrent. Je hume les parfums des fleurs et des champs labourés ou en friche. Je vaudrais mieux que toi car Dieu m'a rendu plus courageux. »

L'heure était entre chien et loup et j'assistais à la joute vantarde des deux oiseaux ; or l'un allait se coucher tandis que l'autre s'apprêtait à prendre la nuit à bras-le-corps.

J'étais assis sur un rocher qui surplombait les vaguelettes de la mer. Du vieux bourg me parvenaient des clameurs confuses. Je restai pantois.

Brusquement, les deux oiseaux se turent; eux aussi étaient intrigués par ces clameurs confuses. Le ciel s'assombrit et je crus voir l'oiseau nocturne chausser un blanc cothurne.

Les clameurs cessèrent et j'appris que les flèches de Saturne s'abattirent sur le vieux bourg. Je regagnai alors lentement mon logis.

Ksibet-el-Médiouni, le 16 août 1997

(XI)
QUI SÈME LE VENT...

C'était un pont de quarante toises. Chacun dans la contrée savait qu'il fut construit par les Romains, il y a presque deux mille ans. Il était large et grossièrement pavé de moellons de Thala, tandis que ses accotements étaient en terre arable.

Un matin d'automne, je vis un homme empoignant fortement un araire tiré par deux bœufs du Tibet. Il frisait la quarantaine et jetait, en même temps qu'il labourait, des graines noires dans les sillons tortueux qu'il creusait patiemment.

Depuis l'aurore, il chantait à tue-tête la même antienne ; il en avait composé les paroles et cela donnait une chanson paillardes et vulgaires dont il était tout fier car il se prouvait qu'il était aussi poète et chansonnier.

En repassant sur le même pont six mois plus tard, je vis des chardons gras, des ronces et des épines et le même laboureur ressasser toujours l'antienne qu'il n'avait cessé de chanter en semant l'accotement de ses graines noires.

Je m'étonnai que l'on pût être gai parmi des épines aussi nourries et acérées. L'homme ne me vit même pas ; il

chantait toujours avec cœur et insouciance et cela m'intrigua davantage.

Il quitta enfin le champ d'herbes folles et continua sa route. Je le suivis de près ; il ne se rendait pas compte de ma présence. Après qu'il eut quitté le pont, deux silhouettes étranges l'arrêtèrent. Je ne pus entendre ce qu'elles lui dirent, mais je les vis présenter au laboureur insouciant une immense brassée de chardons gras, de ronces et d'épines.

Je peux assurer toutefois que l'homme ne fit rien pour refuser ce don bizarre alors qu'il montra des signes manifestes de désapprobation et même de répulsion. Néanmoins les deux silhouettes étaient fermes et résolues ; il me sembla même voir la brassée d'épineux briller d'un éclat ardent qui m'effraya.

Je m'étais accroupi de peur de me laisser surprendre par ces deux silhouettes qui faisaient le guet au bout du pont. Je voulus faire marche arrière, mais en vain et j'entendis clairement une voix sonore me dire : «Il faut le traverser ce pont en un seul sens et ne jamais s'arrêter ... »

Je m'étais donc relevé et je me remis en marche. J'étais affreusement seul parmi une foule nombreuse qui évoluait allègrement.

«Qu'as-tu donc planté, me dit la même voix ? » Je ne dis rien. J'étais sombre.

Bennane, café du Raïs, le 17 août 1997

(XII)
LE DÉVOREUR DE CARAVANIERS

L'homme descendit de son dromadaire. Il était drapé d'une longue toile de lin blanc. Sa tête s'enfonçait dans une profonde chéchia entourée d'un beau turban de coton. Sa peau était brûlée par les feux sournois de l'Erg mouvant car l'homme venait justement de l'Erg dévoreur de caravaniers.

Le chamelier s'accroupit à l'ombre chaude d'un palmier nain et respira profondément. Les siens l'entouraient. Tous attendaient qu'il parlât.

Au bout de quelques instants qui parurent affreusement longs, il demanda à boire ; on lui tendit une gargoulette dont l'eau était loin d'être fraîche. Il but à pleines gorgées et à cul-sec, s'essuya la bouche du revers de la main et dit enfin : «Le dévoreur de caravaniers a failli m'avalier. Je ne suis pas allé au Soudan, j'ai dû me débarrasser de mon chargement de sel. Allah soit loué ! »

Ibidem, le 18 août 1997

